

Théories de la traduction

Zuzana Raková

Brno

2013

Table des matières

INTRODUCTION.....	3
NAISSANCE DE LA TRADUCTOLOGIE.....	5
LES THEORIES DE LA TRADUCTION.....	17
A. La réflexion sur la traduction - survol historique.....	17
A.I. Traductions de la Bible - le Moyen Âge, la Renaissance	17
A.II. L'Humanisme français (+anglais, espagnol) - Clément Marot, Étienne Dolet, Jacques Amyot.....	20
A.III. Le classicisme français - François de Malherbe, Claude Gaspard Bachet de Méziriac, Nicolas Perrot d'Ablancourt, Pierre-Daniel Huet, Gaspard de Tende.....	27
A.IV. Le classicisme anglais - George Chapman, John Dryden, Alexander Pope, Alexander Fraser Tytler.....	38
A.V. Le classicisme et le romantisme allemand - Johann Christoph Gottsched, Wilhelm von Humboldt, Friedrich von Schleiermacher.....	41
A.VI. Angleterre, Allemagne, Espagne, France, XIX ^e siècle - première moitié du XX ^e siècle ; Walter Benjamin, José Ortega y Gasset, Valéry Larbaud.....	49
B. Théories, approches et modèles de la traduction au XX ^e siècle.....	55
Les théories contemporaines de la traduction.....	55
B.I. Théories linguistiques - les années 1950 et 1960.....	57
B.II. Les approches tributaires des théories littéraires et la première étape des Translation Studies.....	87
B.III. La théorie interprétative.....	99
B.IV. La théorie du jeu.....	107
B.V. La théorie de l'action.....	109
B.VI. La théorie du skopos.....	112
B.VII. Les «Études de traduction» (Translations Studies) et la théorie du polysystème ...	131
B. VIII. Les théories/ perspectives sociologiques, féministes, postcoloniales.....	137
TRADUCTOLOGUES CONTEMPORAINS INFLUENTS.....	142
OUTILS INFORMATIQUES POUR LE TRADUCTEUR.....	144
GLOSSAIRE.....	146
BIBLIOGRAPHIE.....	158

INTRODUCTION

Le présent livre se donne pour objectif d'apporter un panorama des grands paradigmes (=cadres théoriques) contemporains relatifs à la traduction, l'évolution historique de la discipline (la traductologie) ainsi que l'aperçu de la réflexion théorique sur la traduction datant des périodes « préscientifiques » (du point de vue du paradigme moderne des Translations Studies). Le nombre des théories de la traduction est énorme et aucun ouvrage ayant l'ambition de donner leur aperçu ne peut prétendre à l'exhaustivité. Notre manuel s'oriente dans la première partie sur les théoriciens occidentaux, surtout français, mais aussi allemands et anglais, de la Renaissance au début du XX^e siècle. La deuxième partie, consacrée à des théories contemporaines, apporte les informations sur les paradigmes traductologiques dominants dans la deuxième moitié du XX^e siècle et en ce début du XXI^e siècle. Le panorama chronologique est complété en fin d'ouvrage par un chapitre consacré aux outils informatiques pour le traducteur et par le glossaire alphabétique définissant des termes utilisés ayant un rapport à la traductologie.

Le classement des théories et approches traductologiques que nous adoptons n'est bien sûr pas le seul possible, on pourrait par exemple proposer un autre plan, regroupant sous un même titre plusieurs théories. Par exemple les théories « linguistiques » peuvent toutes être considérées comme appartenant au **paradigme de l'équivalence**, la théorie de l'action et celle du skopos pourraient être rangées sous la dénomination commune du **paradigme de la finalité**, le formalisme russe, le structuralisme tchécoslovaque, le polysystème israélien et le descriptivisme hollandais, flamand et anglo-américain pourraient faire partie d'un même **paradigme**, celui du **descriptivisme**. Les autres théories que nous mentionnons parmi les théories contemporaines (théorie du jeu, déconstruction, approches postcoloniales, féministes, etc.) seraient à ranger parmi les **théories indéterministes** (voir la division des théories traductologiques contemporaines chez Pym, 2012).

Chacune des théories de la traduction s'est formée dans un contexte historique bien précis ce qui signifie que chaque théorie que nous allons présenter dans notre travail est influencé par les idées et par les pratiques de la traduction dominantes à l'époque et dans la culture donnée. Par exemple, l'« équivalence » n'est dans le fond rien d'autre que la « fidélité », proclamée pendant des siècles par des traducteurs, sauf qu'elle est reformulée selon les critères structuralistes (Pym, 2012 : 8) dans les années cinquante et soixante, ce qui lui confère un caractère scientifique et permet de préparer le terrain pour la naissance de la traductologie en

tant que discipline scientifique autonome au début des années soixante-dix. Le paradigme de l'« équivalence » est de l'autre côté tout à fait compatible avec celui de la théorie du skopos qui accepte le paradigme précédent de l'équivalence comme approprié dans certains cas spécifiques (Pym, 2012 : 17). On voit donc que les théories de la traduction ne sont pas toujours mutuellement exclusives (être partisan d'un paradigme n'empêche pas forcément la même personne d'adhérer aux idées ou au moins à certaines idées de l'autre paradigme). Ce qui varie par contre de manière significative d'une théorie à l'autre, c'est la terminologie utilisée par les chercheurs des paradigmes différents. Et ce qui est encore plus déroutant, c'est l'homonymie des termes – un seul terme, comme par exemple « équivalence », « adéquation », « norme », « fonction », « système », etc., peut avoir des significations très différentes d'une théorie à l'autre. La théorie du skopos comprend le terme de « fonction » comme « l'usage prospectif qui est fait du texte final », tandis que la « fonction » dans le cadre du paradigme du polysystème signifie « la position centrale ou périphérique au sein d'un système (littéraire national) ». (Pym, 2012 : 9)

Pourquoi étudier l'histoire des théories de la traduction ? Aborder les théories de la traduction dans leur évolution chronologique permet de les comparer, de comprendre une partie de l'histoire des idées et de s'ouvrir à l'échange des idées différentes. Connaître différents paradigmes théoriques relatives à la traduction permet au traducteur de défendre ses positions, ses décisions, mais aussi cela lui permet d'être plus ouvert envers d'autres solutions, de chercher toujours plusieurs solutions possibles. Il est vrai que cela n'est pas forcément la voie la plus rapide, ni la plus rentable à court terme, mais c'est certainement une voie qui mène à l'amélioration du travail du traducteur et à l'autoréflexion de celui-ci. Connaître différentes théories peut ouvrir l'âme du traducteur à chercher toute une gamme de solutions les plus variées, et peut aussi faciliter au traducteur la justification voire la défense nécessaire de ses choix.

NAISSANCE ET DEFINITION DE LA TRADUCTOLOGIE

La traductologie est une discipline universitaire et scientifique relativement récente, ce qui se manifeste entre autre par le fait qu'un grand nombre de membres de la communauté universitaire ne savent pas ce exactement ce qu'est la traductologie. Il est assez courant, même parmi les spécialistes des disciplines voisines (linguistique, théorie et histoire littéraire) de confondre la traductologie avec la pratique de la traduction. Les traductologues eux-mêmes définissent la traductologie comme la discipline universitaire étudiant la traduction, voire parfois comme la *science* de la traduction, puisqu'ils aimeraient que la traductologie soit associée à une «discipline *scientifique* ayant la traduction comme objet de recherche » (les *Translation Studies* selon James Holmes, la *Übersetzungswissenschaft* en allemand). Or parfois la réalité est différente. (Gile, 2005 : 234) Du statut officiel non encore pleinement assumé de la traductologie témoigne entre autre la place qui revient aux oeuvres traductologiques chez certains libraires - les oeuvres traitant de différents aspects de la traduction sont parfois rangées soit au rayon « linguistique » (c'est souvent le cas des oeuvres ayant un rapport à une branche de la traduction technique ou à l'interprétation simultanée ou consécutive), soit au rayon « théories littéraires » (les oeuvres développant une théorie littéraire de la traduction ou un aspect de la traduction littéraire).

L'approche scientifique de la traduction est assez récente (elle date des années 1950-1960), tandis que l'approche littéraire peut profiter d'une tradition déjà ancienne (la réflexion sur la traduction littéraire date dès l'Antiquité). (Gile, 2005 : 234-235)

Comme nous avons démontré plus haut, la nature de la traductologie est loin d'être évidente même dans le cadre des milieux universitaires. Il s'agit d'une discipline étudiant la traduction sous ses aspects les plus variés ; certains spécialistes de la traduction (praticiens, traducteurs ou interprètes) la conçoivent surtout comme une discipline d'étude, donc ils accentuent ses objectifs pédagogiques, d'autres (les chercheurs - traductologues) mettent en relief le côté théorique, conceptuel, et aspirent à ce que la traductologie soit reconnue comme une science humaine. Où réside alors l'intérêt scientifique de la traduction ? Que peut-on rechercher dans la traduction à part les aspects qu'étudie la linguistique ? Le processus de la traduction et son produit dépendent non seulement des langues, mais aussi des facteurs économiques, psychologiques, des méthodes de travail, de la formation des professionnels, qui dépassent le cadre de la linguistique. La traduction s'offre à la recherche scientifique fondée sur les études

empiriques, basées sur des corpus de textes de départ et de textes d'arrivée. (Gile, 2005 : 235-236)

La réflexion sur la traduction d'avant la traductologie et la périodisation de la discipline

La réflexion sur la traduction existe dès l'Antiquité, avec des textes de Cicéron, d'Horace, de Sénèque, de Pline le Jeune, de Quintilien, suivis, du Moyen Âge et jusqu'au XIX^e siècle, des textes émanant des personnalités religieuses, philosophiques et littéraires telles que saint Jérôme (*De optimo genere interpretandi*, 392-395), saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, Roger Bacon, Érasme, Luther, Étienne Dolet, Joachim du Bellay, John Dryden, Gottfried Wilhelm von Leibniz, Alexandre Pope, Samuel Johnson, Novalis, Goethe, Friedrich von Schleiermacher, Wilhelm von Humboldt, Shelley, Arthur Schopenhauer, Friedrich Nietzsche. La plupart des écrits de ces personnalités sont des essais, prescriptifs par leur nature, sur la manière de traduire (Gile, 2005 : 237).

George Steiner dans son oeuvre *After Babel* (1975) divise l'histoire de la littérature sur la traduction (en Occident) en quatre périodes. La première, période de réflexion fondée sur la pratique de la traduction, part des préceptes de Cicéron et Horace et va jusqu'à l'essai sur les principes de la traduction d'Alexander Fraser Tytler (1791). La deuxième période va jusqu'à la publication du livre *Sous l'invocation de saint Jérôme* de Valéry Larbaud (1946), et se caractérise par son orientation herméneutique et théorique. La troisième commence par les premières publications sur la traduction automatique dans les années quarante du vingtième siècle, et se termine à l'époque de l'essor de la linguistique structuraliste et de la théorie de la communication dans les années soixante ; la quatrième étape commence dans les années soixante et à l'époque de la parution de l'oeuvre de Steiner en 1975, elle continue par un retour de l'herméneutique (Gile, 2005 : 237 ; voir aussi S. Bassnett, 1992 : 40).

Voici les quatre périodes de la réflexion sur la traduction en Occident, présentées par George Steiner dans son oeuvre *After Babel* (1975, trad. fr. 1998) : « Les ouvrages sur la théorie, la pratique et l'histoire de la traduction peuvent être regroupés en quatre périodes dont les lignes de démarcation n'ont rien d'absolu. La première irait du célèbre conseil de Cicéron de ne pas traduire *verbum pro verbo* qui figure dans le *Libellus de optimo genere oratorum* (46 av. J.-C.), et que reprend Horace dans son *Ars poetica* vingt ans plus tard, au commentaire sibyllin dont Hölderlin accompagne ses propres traductions de Sophocle (1804). C'est la longue période au cours de laquelle, du travail effectif du traducteur, se dégagent directement analyses et conclusions marquantes. Parmi celles-ci, les observations et les polémiques de saint Jérôme, la lettre sur la traduction de Luther (1530, *Sendbrief vom Dolmetschen*), les

discussions de Du Bellay, Montaigne, de Jacques Amyot sur sa traduction de Plutarque, les développements de Dryden sur Horace, Quintilien, de Pope sur Homère, etc. Dans cette phase, on rencontre des textes théoriques de premier plan : le *De interpretatione recta* de Leonardo Bruni (1420 environ), et le *De optimo genere interpretandi* de Pierre-Daniel Huet, publié à Paris en 1680 après une version moins complète datée de 1661. Le traité de Huet représente [...] l'un des exposés les plus complets et les plus sensés jamais élaborés sur la nature et les problèmes de la traduction. Il n'en demeure pas moins que cette première période se caractérise par une orientation empirique prononcée.

On peut considérer que l'époque où problèmes et notation technique restent à l'état embryonnaire se termine sur l'*Essay on the Principles of Translation* d'Alexander Fraser Tytler (1792, Londres), et le remarquable essai de Friedrich von Schleiermacher, *Ueber die verschiedenen Methoden des Uebersetzens* (1813). La deuxième étape est celle de la théorie et de la recherche herméneutique. La question de la nature de la traduction est replacée dans le contexte plus général des théories de l'esprit et du langage. En même temps se forgent un vocabulaire et une méthodologie spécifiques, libérés des contraintes et des singularités d'un texte donné. La démarche herméneutique est lancée par Schleiermacher, puis adoptée par A. W. Schlegel et par W. von Humboldt ; son objectif est l'analyse de ce que c'est comprendre un discours oral et écrit et la tentative d'identifier ce processus à l'aide d'un modèle général de la signification. Cette démarche imprime à la question de la traduction un aspect nettement philosophique. Pourtant, le courant d'échanges entre théorie et besoin pratique subsiste. C'est à lui qu'on doit certaines descriptions du travail du traducteur et des rapports entre les langues. Cette ère de définition et de théorie philosophico-poétique qui a vu naître des textes de Johann Wolfgang Goethe, Arthur Schopenhauer, Paul Valéry, Ezra Pound, Benedetto Croce, Walter Benjamin ou Ortega y Gasset, et qui comporte déjà une historiographie de la traduction, s'étend jusqu'à l'ouvrage de Valéry Larbaud, *Sous l'invocation de saint Jérôme* (1946).

Après 1945 commence la période moderne de la traductologie. Les premiers articles sur la *traduction automatique* circulent autour des années 1940. Les chercheurs et les critiques russes et tchèques, héritiers du formalisme, appliquent la théorie linguistique et la méthode statistique à la traduction. On s'efforce, en particulier dans *Word and Object* (1960) de Willard van Orman Quine (1908-2000, philosophe et logicien américain enseignant à Harvard qui a contribué à la logique formelle et à la philosophie du langage), de cerner les rapports entre la logique formelle et les modèles de transfert linguistique. La linguistique structurale et la théorie de l'information influencent l'analyse des échanges interlinguaux. Les traducteurs

professionnels créent des associations internationales et les revues spécialisées se multiplient.» (G. Steiner, 1998 : 327-330) Cette troisième phase n'était pas encore terminée en 1975 (parution d'*After Babel* de Steiner), puisque les méthodes de la logique formelle, de la théorie de l'information, de la théorie du jeu, de la linguistique contrastive, de l'interprétation littéraire, de la sémantique, se développaient encore (et certaines se développent toujours).

« Mais depuis le début des années 1960, l'accent s'est déplacé. La "découverte" de l'article de Walter Benjamin, *Die Aufgabe des Übersetzers*, paru pour la première fois en 1923, ajoutée à l'influence de Heidegger et de Hans-Georg Gadamer, a encouragé les interrogations herméneutiques sur la traduction et l'interprétation. De plus, vers la fin des années 1960, on assiste à une perte de confiance en des vertus de la traduction automatique par rapport aux années 1950 et début des années 1960. La théorie et de la pratique de la traduction se développe à la charnière de disciplines telles que la linguistique, la psychologie, l'anthropologie, la sociologie, et des disciplines frontalières comme l'ethnolinguistique et la sociolinguistique. » (G. Steiner, 1998 : 327-330)

Ce n'est que dans les années 1950 et 1960 que l'on commence à s'intéresser à la traduction comme objet de recherche. Les premiers à le faire ont été des linguistes, dont les plus connus sont Roman Jakobson (1959) et John C. Catford (1965) ; parmi les linguistes francophones, c'étaient Georges Mounin (*Les « belles infidèles »*, 1955, *Les problèmes théoriques de la traduction*, 1963), Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet (*La stylistique comparée du français et de l'anglais. Méthode de traduction*, 1958). Ils étudiaient en particulier les rapports entre langue de départ et langue d'arrivée et entre les langues et la réalité qu'elles désignent, mais ni l'acte de communication ni la personne du traducteur n'ont occupé de véritable place dans leur réflexion. Ces aspects de la traduction intéressaient par contre beaucoup d'Eugene Nida, qui est considéré souvent comme le père de la traductologie moderne. Eugene Albert Nida, linguiste, mais aussi anthropologue, était recruté par l'*American Bible Society* pour aider les traducteurs à améliorer leur travail de traduction. Nida a été le premier linguiste qui a formulé explicitement dans sa théorie l'importance de l'objectif de communication de la traduction en fonction de récepteurs précis. Comme il savait que parmi les destinataires des traductions de la Bible, il y avait des groupes vivant dans un environnement polaire et d'autres vivant sous les tropiques, et que les références géographiques et culturelles de la société proche-orientale, qui étaient abondantes dans les textes bibliques, risquaient de ne pas assurer une transmission efficace des messages, il a défini deux concepts d'équivalence entre le texte de départ et le texte d'arrivée : l'équivalence formelle, qui cherche à reproduire la forme du texte de départ,

et l'équivalence dynamique, qui cherche à répondre aux besoins du destinataire (Nida, 1964, *Toward a Science of Translating*, Leiden). L'innovation résidait non pas dans la prise de conscience de la nécessité d'une adaptation aux besoins de lecteurs, mais dans l'introduction de ces nouveaux concepts dans une théorisation formelle de la traduction. (Gile, 2005 : 237-238)

Un autre penseur de cette période, dont la démarche se démarque de celle des autres linguistes, fut le Tchèque Jiří Levý, l'un des premiers à mettre le traducteur au centre de sa réflexion sur la traduction. Levý (*Translation as a decision process*, in *To Honor Roman Jakobson II*, The Hague, Mouton, 1967 : 1171-1182) pose la traduction comme un processus décisionnel, en y appliquant la théorie mathématique des jeux, qui considère les gains et les pertes de deux ou plusieurs acteurs ayant à prendre des décisions dans une situation de concurrence. (Gile, 2005 : 238)

La traductologie : l'émergence d'une discipline

En 1972, James Holmes (1924-1986) rédige un article fondateur *The Name and Nature of Translation Studies* (publié seulement en 1988), qui marque le début de la discipline consacrée spécifiquement à la traduction. Holmes cherche au début de cet article une désignation anglaise pour la nouvelle discipline et lance le nom de *Translation Studies* (correspondant à la *traductologie* en français, *traductología* en espagnol, *Übersetzungswissenschaft* en allemand), qui sera adopté par la communauté traductologique internationale anglophone. Holmes est l'auteur non seulement de la désignation de la nouvelle discipline, mais aussi de sa taxinomie et de la définition de ses objectifs qui devraient consister 1) à décrire les phénomènes traductionnels, et 2) à proposer des théories explicatives et prédictives pour rendre compte des phénomènes traductionnels.

Quant à sa taxonomie de la traductologie, il la divise en deux branches, la *traductologie pure* (la recherche fondamentale), et la *traductologie appliquée*. Dans la *traductologie pure*, il place la *traductologie descriptive* (*Descriptive Translation Studies*), qui étudie la traduction sur le terrain, et qui se divise à son tour en *traductologie orientée produit* (qui se concentre sur les résultats du processus traductionnel), en *traductologie orientée fonction* (qui étudie la fonction des textes traduits dans la société d'arrivée, donc la réception des textes), et en *traductologie orientée processus* (qui s'intéresse aux processus cognitifs permettant l'acte de la traduction). À côté de la *traductologie descriptive*, Holmes définit la *traductologie théorique*, dont la tâche consiste à élaborer des théories à partir des résultats de la *traductologie descriptive* et des apports des disciplines voisines. Dans la *traductologie*

appliquée, il place la *didactique de la traduction* et les *outils* (lexicologiques, terminologiques, grammaticaux), la *politique de la traduction* au sens socioculturel (politique de l'édition) et la *critique de la traduction*. (Gile, 2005 : 239-240)

Daniel Gile, en réagissant à la taxonomie présentée par Holmes, propose sa propre taxonomie de la traductologie :

Il fait d'abord la distinction entre la *traduction écrite* et l'*interprétation* ; la traduction écrite peut ensuite se diviser en *traduction littéraire* et en *traduction non littéraire*, et l'interprétation à son tour peut comprendre l'*interprétation de conférence*, l'*interprétation auprès des tribunaux* (l'interprétation assermentée, juridique), l'*interprétation de service public*. Dans chacune de ces branches, on peut pratiquer la recherche fondamentale aussi bien que la recherche appliquée. (Gile, 2005 : 241)

Malgré les reproches que l'on peut formuler à propos de sa taxinomie de la traductologie, James Holmes est considéré en général comme le premier qui a présenté la traductologie comme une discipline scientifique autonome dont On peut définir les traits principaux de la manière suivante :

1/ La traductologie en tant que discipline universitaire se focalise sur la traduction en prenant en compte la communication, la langue, la sémiotique, la culture.

2/ La traductologie est pratiquée par un groupe (au sens sociologique du terme) de chercheurs qui se définissent comme traductologues, même si leur formation d'origine ou le département dans lequel ils exercent leurs fonctions universitaires sont ceux des disciplines correspondantes.

3/ La traductologie est une interdiscipline, ce qui signifie qu'elle se place à la charnière de plusieurs disciplines et méthodes d'investigation. Les disciplines qui entrent en contact étroit dans la traductologie sont la linguistique (notamment la linguistique contrastive, la linguistique textuelle et la pragmatique), la littérature comparée, les études culturelles (*Cultural Studies*), la psychologie cognitive (pour les études sur l'interprétation simultanée) et la sociologie.

4/ La traductologie est très hétérogène en raison de la variété des domaines étudiés (traduction littéraire, traduction scientifique et technique, traduction pour les médias, interprétation de conférence, etc.) et des phénomènes qu'elle étudie (le produit, le processus, l'apprentissage, les difficultés, la réception par les destinataires, l'organisation professionnelle, etc.).

5/ Contrairement aux linguistes, psychologues, biologistes, physiciens, historiens, la grande majorité des traductologues appartiennent à des départements universitaires qui ne portent pas le nom de leur discipline. Ils sont pour la plupart enseignants-chercheurs dans des

départements de littérature ou de littérature comparée, de langues vivantes, d'études culturelles. Dans de nombreux pays, dont la France, il n'existe pas de départements universitaires de traduction. L'assise institutionnelle spécifique de la traduction à l'université se situe surtout dans les programmes de formation à la traduction professionnelle et dans les écoles de traduction et d'interprétation. Or, les écoles et programmes concernés, notamment à Genève, Paris, Heidelberg et Georgetown, ont toujours visé un haut niveau de compétence pratique et leur personnel enseignant est formé de traducteurs professionnels qui ne s'intéressaient généralement ni à la théorie ni à la recherche. Depuis les années 1980, avec les changements géopolitiques survenus en Europe et en Asie et avec la multiplication des échanges internationaux, on assiste à une rapide multiplication des programmes de formation à la traduction dans les universités. On voit ainsi apparaître des départements de traduction, des chaires de traduction, et mêmes des facultés de traduction (notamment en Espagne). (Gile, 2005 : 242-244)

Diverses orientations de la traductologie dans la deuxième moitié du vingtième siècle

Initialement, la linguistique a abordé la traduction par le biais des langues, et par conséquent, elle se concentrait sur les textes (la traduction comme produit). C'est le reproche essentiel que font à cette première approche linguistique de la traduction les traductologues contemporains, qui depuis plus de trente ans mettent l'accent sur la personne du traducteur plutôt que sur les textes en tant que tels. Ainsi, la principale critique formulée à l'égard du fameux livre *Stylistique comparée du français et de l'anglais* de Vinay et Darbelnet (1958) est le fait que cette analyse comparative et la catégorisation qui y est faite se concentre sur les différences (*shifts* en anglais) entre textes de départ et textes d'arrivée sans analyser le processus qui y a conduit. (Gile, 2005 : 246)

Peu de traductologues cherchent aujourd'hui à étudier uniquement les correspondances et différences entre les systèmes linguistiques, ce qui explique d'ailleurs la distance entre eux et les professeurs de langues qui enseignent le thème et la version. Certains traductologues, et particulièrement Danica Seleskovitch et ses disciples à l'ESIT (École Supérieure d'Interprète et de traducteurs, fondée en 1957, Paris 3 – Sorbonne Nouvelle), ont rejeté la linguistique parce qu'elle s'occupait de la langue en dehors de tout contexte de communication. Pourtant, on trouve en général chez les traductologues un assez grand intérêt à l'égard de la linguistique textuelle, et à l'égard de la pragmatique. La linguistique des corpus suscite elle aussi leur intérêt en raison de ses applications possibles à la traductologie (voir le numéro spécial de la revue *Meta*, 43/4, 1998). Malgré le refus de l'ESIT d'étudier les problèmes posés par la

traduction dans des couples de langues spécifiques que rencontrent notamment les étudiants en traduction, les manuels d'enseignement de la traduction consacrés à des couples de langues spécifiques continuent de paraître, et parmi leurs auteurs, on rencontre aussi des traductologues reconnus qui sont au fait de la traductologie contemporaine (p. ex. parmi les fonctionnalistes, Hansen, 1995, Adab, 1996, Schäffner, 2001). En dépit de l'acceptation généralisée du principe universel de la succession compréhension-reformulation comme base de la démarche traduisante, la plupart des traductologues continuent à reconnaître l'importance de l'étude descriptive et analytique de mécanismes linguistiques de surface. L'analyse linguistique sur corpus peut servir à mieux identifier et catégoriser les problèmes que rencontrent les traducteurs dans leur démarche d'extraction du sens et de reformulation, par exemple en identifiant les interférences linguistiques ou les informations induites par les contraintes linguistiques dans les langues concernées, pour aider les étudiants à franchir les obstacles. (Gile, 2005 : 246-248)

Une caractéristique fondamentale de la pensée traductologique moderne est la conception de celle-ci comme une *action* au sens de *comportement*. La première à théoriser sur cet aspect de la traduction a été l'Allemande Justa Holz-Mänttari (*Translatorisches Handeln. Theorie und Methode*. Helsinki, 1984) dans sa conception de la traduction comme *action traductive* (Translatorisches Handeln). La théorie du skopos de Hans Vermeer, reprise et adoptée par de nombreux enseignants de la traduction (Christiane Nord par ex.), est définie par lui-même comme faisant partie de cette vision *fonctionnaliste* de la traduction. (Gile, 2005 : 248)

C'est également dans une vision de la traduction comme un acte du traducteur que Gideon Toury (*Descriptive Translation Studies – and Beyond*, Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins, 1995) a mis au centre de la réflexion et la recherche traductologique la notion sociologique de normes de traduction. Pour lui, la traduction se définit non pas par des critères absolus, mais par des normes. Le traducteur fait des choix individuels, mais ils sont guidés en grande partie par les normes en vigueur dans l'espace social dans lequel il vit et travaille. Des éléments idéologiques, politiques et religieux l'orientent donc vers telle stratégie, telle décision devant un choix. À un niveau plus local, celui d'une entreprise pour laquelle il travaille comme salarié ou qui lui confie un contrat de traduction à titre de traducteur indépendant, les normes peuvent prendre la forme de règle ou instructions écrites. Une partie de la traductologie de l'école appelée *DTS* (*Descriptive Translation Studies*), qui se réclame de Gideon Toury, recherche et analyse les normes sous-jacentes à l'activité traductionnelle dans différentes sociétés et à différents moments de leur histoire. Dans le même courant d'idée appartiennent les travaux de l'Américain Lawrence Venuti qui part de l'hypothèse

(polysystémique) qu'il développe dans ses travaux, selon laquelle les textes émanant d'une culture faible et traduits vers une culture forte ont tendance à être *naturalisés* (*domesticated*), c'est-à-dire rédigés de manière à paraître naturels aux lecteurs appartenant à cette culture, alors que les textes émanant d'une culture forte et traduits vers une culture faible ont tendance à être *exotisés* (*foreignized*) de manière à garder des caractéristiques de la langue et de la culture de départ. Venuti développe cette hypothèse en essayant de la vérifier sur un corpus de traductions ; il condamne à la fois cette situation, introduisant ainsi un élément idéologique dans sa réflexion (et se détachant ainsi du descriptivisme pur et objectif). Les travaux de Lawrence Venuti font partie de ce que l'on a appelé le *cultural turn* (le tournant culturel), virage vers des préoccupations plus globales en matière de traduction. (Gile, 2005 : 248-250)

D'après la Canadienne Sherry Simon (*Gender in Translation : Cultural Identity and the Politics of Transmission*, London and New York, 1996), traductologue féministe, la traduction n'est pas un simple transfert, mais une véritable création et une diffusion de sens dans un ensemble de textes et de discours au sein de la société. D'autres traductologues de la même orientation soulignent que la traduction joue un rôle actif dans la société et la politique. Elle est considérée par eux comme un discours politique au sens large du terme, et sert d'outil pour examiner des questions historiques, politiques, idéologiques, identitaires, notamment dans le contexte du post-colonialisme. Paul Bandia (2000), de l'Université Concordia de Montréal, s'intéresse à l'impact de la traduction sur la culture-source colonisée. (Gile, 2005 : 250)

L'attention des traductologues se tourne dans les dernières décennies aussi vers les *universels*, c.-à-d. vers les tendances qui reflètent des caractéristiques propres à la traduction, indépendamment des couples de langues concernées. L'un de ces universels potentiels est l'*hypothèse d'explicitation* de Shoshana Blum-Kulka (1986), selon laquelle la traduction tend à être plus explicite que l'original. Un autre universel potentiel est l'*hypothèse d'une normalisation linguistique* de la traduction par rapport à l'original, avec un emploi plus fréquent par le traducteur que par l'auteur des structures standard et une plus faible fréquence d'occurrences de structures plus originales. Troisième universel potentiel est l'*hypothèse de la retraduction*, d'après laquelle une deuxième traduction d'un même texte a tendance à être moins naturalisante que la première. (Gile, 2005 : 250-253)

La professionnalisation de la traduction

Au XX^e siècle, En France, le traducteur sort en France (comme ailleurs) de son isolement et le métier commence à être reconnu publiquement comme participant activement aux progrès de

la société moderne. Le grand rôle culturel est reconnu à la traduction littéraire : celle-ci constituait en 1972 le gros des traductions éditées dans le monde (plus de 40.000 en cette année). Il est significatif que des prix soient créés en plusieurs pays pour récompenser les meilleures traductions littéraires. À partir de 1937, la France crée le Prix Halpérine-Kaminsky en hommage du traducteur russe et médiateur important des rapports culturels franco-russes. Ce prix est décerné en 1938 à Pierre-François Caillé, futur président de la Société Française des Traducteurs, pour sa traduction du roman *Autant en emporte le vent* de Margaret Mitchell. En 1945 est créé le Prix Denyse Clairouin, pour remémorer une traductrice morte en déportation pendant la guerre ; le prix récompense la meilleure traduction de l'anglais et son jury se compose au fil des années des personnes célèbres : André Gide, François Mauriac, Julien Green, Graham Green et d'autres. En 1956, La Société des Poètes français fonde le Prix Marthe Fiumi-Leroux réservé aux traductions de poésie contemporaine de l'italien en français ou vice-versa. En 1980, La Société Française des Traducteurs crée le Prix Pierre-François Caillé pour honorer la mémoire de son président-fondateur. (Van Hoof, 1991 : 115)

La reconnaissance publique du métier du traducteur prend aussi d'autres formes que la fondation des prix. L'organisation professionnelle des traducteurs est mise sur pied dès la fin de la Seconde guerre mondiale. En France, la Société Française des Traducteurs (SFT) est fondée en 1947 ; elle est ouverte à toutes les catégories professionnelles (traducteurs littéraires ou techniques, fonctionnaires ou indépendants, traducteurs jurés, etc.). Depuis 1954, la SFT publie une revue trimestrielle sous le titre *Traduire*. En 1973, les traducteurs littéraires se séparent de la SFT pour créer l'Association des Traducteurs littéraires de France (ATLF). (Van Hoof, 1991 : 115)

Les traducteurs français ont désormais leurs propres manifestations : en 1970, une *Journée de la Traduction* est organisée à Lille ; en 1972, un colloque sur le thème « L'auteur et son traducteur » a lieu à Nice ; en 1974, la SFT collabore avec la Fédération Internationale des Traducteurs (FIT) au 7^e Congrès Mondial de la Traduction à Nice ; 1977, la SFT fête son 30^e anniversaire et le 20^e de l'École Supérieure d'Interprètes et Traducteurs (ESIT) par deux tables rondes consacrées au rôle de l'interprète de conférences et du traducteur ; en 1978 sont instituées en Arles les *Premières Assises de la Traduction littéraire* et en 1988, on assiste à la création dans cette même ville d'un *Collège international de Traducteurs*. (Van Hoof, 1991 : 116) Le volet professionnel de la traductologie est représenté non seulement par les activités d'associations telles que la SFT et la FIT, mais aussi par la publication des revues spécialisées telles que Babel, Traduire (de la SFT), Target, ou Lebende Sprachen, et par des livres pratiques sur l'exercice de la traduction et son enseignement d'auteurs tels que Jean Maillot

(1969, La traduction scientifique et technique, Paris), Daniel Gouadec, Daniel Gile, Danica Seleskovitch, Marianne Lederer, Michel Ballard, et d'autres. (Gile, 2005 : 234-235)

En République tchèque (et en Tchécoslovaquie avant 1993), il existe aussi une organisation professionnelle des traducteurs. L'association *Jednota tlumočnicků a překladatelů* (JTP, l'« Association des interprètes et des traducteurs »), fondée en 1990, qui publie une revue *Tlumočení a překlad* (TaP), réunit tous les traducteurs qui veulent y adhérer et qui remplissent les critères d'adhésion (les traducteurs littéraires et techniques, les traducteurs jurés, les interprètes, les enseignants universitaires de la traductologie, etc.). La JTP fait partie de la Fédération Internationale des Traducteurs. Il y a une autre association réservée aux traducteurs littéraires seulement, l'*Obec překladatelů* (la « Cité des traducteurs ») qui décerne plusieurs prix. *Le Prix Josef Jungmann* est réservé à la meilleure traduction littéraire éditée dans l'année. *L'Anti-Prix Skřípec* est par contre un prix critique qui met en relief les défauts les plus saillants d'une oeuvre littéraire publiée dans l'année et dont l'objectif est d'améliorer la qualité générale des livres traduits. L'association *Obec překladatelů* organise aussi chaque année un concours portant le nom de Jiří Levý (*Soutěž Jiřího Levého*, en hommage au plus grand traductologue tchèque, décédé prématurément en 1967), qui est ouvert à tous les jeunes traducteurs de moins de 35 ans. La meilleure traduction qui gagne le concours a beaucoup de chances d'être éditée, et le jeune traducteur devient ainsi « visible » aux yeux des éditeurs. L'association *Obec překladatelů* fait partie du CEATL (Conseil Européen des Associations des Traducteurs Littéraires).

L'augmentation du nombre des traductions et les exigences de plus en plus grandes quant à la qualité des traductions ont posé, en France comme ailleurs dans le monde, le problème de la formation des traducteurs et de l'accès à la profession, notamment depuis les années quarante du vingtième siècle. Les débuts d'un enseignement professionnel pour les traducteurs sont liés avec l'université de Genève, qui créa en 1941 une École de Traduction et d'Interprétation (où l'accent était mis surtout sur l'interprétation). En France, l'École des Hautes Études Commerciales de Paris installa en 1949 une section de traduction et d'interprétation, imitée en 1957 par la Sorbonne qui fonda l'École Supérieure d'Interprètes et Traducteurs, et par l'Institut Catholique de Paris, qui fonda son Institut Supérieur d'Interprétariat et de Traduction. (Van Hoof, 1991 : 116) La traductologie de l'interprétation a commencé par un volet professionnel de manuels pratiques et de réflexions sur le métier d'interprète, dans les années 1950 et 1960. Puis, pendant une dizaine d'année, quelques psychologues cognitives et psycholinguistes se sont penchés sur les mécanismes de l'interprétation simultanée. Les premiers chercheurs se sont notamment intéressés à l'emploi par les interprètes des pauses de

l'orateur pour réduire éventuellement la simultanéité de l'écoute et de la production du discours d'arrivée, et au décalage temporel de leur discours par rapport au discours original. La quinzaine d'années suivante a été marquée par un vif intérêt traductologique pour l'interprétation, sous l'impulsion de Danica Seleskovitch de l'ESIT. En Europe de l'Est, et plus spécialement en Union soviétique et en Tchécoslovaquie, la recherche empirique et interdisciplinaire sur l'interprétation se développait sans cesse, mais elle était méconnue dans les pays occidentaux. (Gile, 2005 : 256-257)

Daniel Gile a réalisé en janvier et mars 2004 une enquête auprès des membres de l' *European Society for Translation Studies* (qui a des membres même en dehors du continent européen), en demandant aux répondants quels étaient, à leur avis, les six traductologues les plus influents depuis les années 1990. Sur la base de 65 réponses reçues, l'Israélien Gideon Toury arrivait largement en tête avec 75 % des suffrages, suivi de l'Allemande Christiane Nord (51 %), de l'Américain Lawrence Venuti (49 %), de l'Anglaise Mona Baker (42 %), de l'Allemand Hans Vermeer et de l'Américain Eugene Nida (38 %). (Gile, 2005 : 259)

LES THEORIES DE LA TRADUCTION

A. La réflexion sur la traduction - survol historique

A.I. Traductions de la Bible - le Moyen Âge, la Renaissance

Saint-Jérôme, le patron des traducteurs de nos jours, est connu en tant que l'auteur principal de la *Vulgate*, traduction de la Bible en latin, qui consistait en une révision des traductions déjà existantes (l'*Itala* et la *Vetus latina*) du Nouveau Testament, et en une traduction intégrale de l'Ancien Testament à partir des originaux araméen et hébraïque. À cause de sa traduction de la Bible, il était accusé d'hérésie, notamment parce qu'il avait traduit certains passages de manière différente par rapport à des traductions précédentes, jusque-là usitées. Par exemple saint Augustin, ne connaissant cependant pas l'hébreu et seulement un peu le grec, contestait la traduction de la Bible de saint Jérôme. Celui-ci réagit à ses critiques en rédigeant en 395 ou 396 sa lettre adressée à Pammaque (Pamachus, sénateur romain, mort au V^e s.) *De optimo genere interpretandi*, dans laquelle il défend ses principes et méthodes de traduire, pour se justifier contre les accusations d'avoir falsifié et modifié les Écritures, en ne les traduisant pas mot à mot. Dans son approche méthodologique, saint Jérôme s'appuie sur les réflexions des orateurs romains Cicéron et d'Horace, exprimées respectivement dans *De optimo genere oratorum* et dans l'*Ars poetica*. Saint Jérôme accorde cependant plus de valeur à la transmission du signifiant (de sens) que les deux orateurs. Saint Jérôme modifie le texte original là où il considère que celui-ci nécessite des clarifications ou des explicitations. (Ballard, 1992 : 45-50) Les mêmes critères seront d'ailleurs appliqués par Martin Luther en sa version allemande de la Bible, réalisée entre 1521 et 1534.

Martin Luther (1483-1546) «L'affaire des Indulgences provoque la réaction de Luther. Ses 95 thèses affichées sur les portes de l'église du château de Wittenberg marquent le début de la Réforme. L'édit de Worms fait de Luther un hors-la-loi. Réfugié au château de Wartburg, en 1521, il traduit en quelques mois le *Nouveau Testament* en allemand. Sa traduction de l'*Ancien Testament* durera jusqu'en 1534.» (Ballard, 1992 : 139) «Dès 1530, il compose *Ein Sendbrief vom Dolmetschen*, où il accorde en général une importance prépondérante à la langue cible même s'il préfère parfois, pour assurer la qualité de sa traduction, coller au texte source. C'est pour adapter son texte au public de la langue cible qu'il est amené à créer divers aménagements qu'on lui a reproché. Son objectif est de ne pas latiniser l'allemand, mais au

contraire d'écrire dans cette langue de façon naturelle ou idiomatique. Mais si Luther souligne que c'est la langue d'arrivée (LA) qui doit guider le travail du traducteur, non pas la langue de départ (LD), ce choix semble en fait déterminé par un objectif qui transcende la dualité immédiate de l'activité traduisante, à savoir la création d'un équilibre entre LD et LA. C'est ce troisième terme qui permet de créer un lien entre les deux premiers, et qui par conséquent leur donne sens.» (Ballard, 1992 : 140)

«Luther s'est expliqué sur la méthode dans son *Épître sur l'art de traduire et sur l'intercession des saints* (1530). Ce petit traité fut envoyé par lui, le 12 septembre 1530 à Wenceslas Link, sous forme de lettre. Le destinataire était chargé de le publier sous son titre d'origine, ce qu'il fit la même année. Luther donne cette lettre comme une réponse à la double question qui lui aurait été posée par un ami au sujet de sa traduction des Romains 3 : 28 et de l'intercession des saints. Mais il s'agit peut-être d'un procédé littéraire. L'Épître de Luther n'a rien d'un traité scientifique, c'est une réponse polémique à une attaque polémique, elle vise à défendre une manière de traduire, à affirmer les positions d'un réformateur....» (Ballard, 1992 : 140)

«Il y expose entre autre les principes de la traduction dynamique, fondée sur le respect de l'usage de la langue d'arrivée et le fait que cet usage génère des termes qui n'apparaissent pas dans le texte de départ.» (Ballard, 1992 : 142) «Car ce ne sont pas les lettres de la langue latine qu'il faut scruter pour savoir comment on doit parler allemand, comme le font les ânes ; mais il faut interroger la mère dans sa maison, les enfants dans les rues, l'homme du commun sur le marché, et considérer leur bouche pour savoir comme ils parlent, afin de traduire d'après cela ; alors ils comprennent et remarquent que l'on parle allemand avec eux.» (Luther, 1530, Oeuvres, t. IV, Genève, 1964 : 95, trad. Jean Bosc, cité par Ballard, 1992 : 142-143)

William Tyndale (1490-1536) était influencé par Luther et aussi par Erasme. En 1522, il commence à traduire aussi le *Nouveau Testament* (en anglais), en se servant comme base du texte grec et des notes d'Erasme. Il n'est pas soutenu par les milieux officiels ; il part pour l'Allemagne afin de rencontrer Luther et il publie sa traduction en 1525 à Cologne. C'est la première traduction du *Nouveau Testament* en anglais. Cette traduction, envoyée en Angleterre en 1526, est cependant interdite par l'Église car elle est influencée par le protestantisme. Pourtant, Tyndale continue son travail de traduction de la Bible en anglais et dès 1530, il commence à publier sa traduction de l'*Ancien Testament*. En 1535, il est arrêté à Anvers, pendu et brûlé en 1536. (Ballard, 1992 : 145) La fin de vie tragique qui rappelle celle d'un autre traducteur, Étienne Dolet (voir ci-dessous). La traduction de la Bible de William Tyndale servit de base à des traductions suivantes qui aboutirent à la *Version Autorisée* (1611,

aussi connu sous le nom de la Bible du roi Jacques, parce que le projet de traduction était initié par le roi Jacques Ier d'Angleterre), qui fut la Bible officielle en Angleterre pendant presque trois cent ans. (Ballard, 1992 : 145-146)

A.II. L'Humanisme français (+ anglais, espagnol) - Clément Marot, Étienne Dolet, Jacques Amyot, François de Malherbe

Il est difficile d'évoquer la traduction en français avant la Renaissance. Il y avait bien sûr des traductions liturgiques ou administratives en ancien français, mais le latin garda son rang de langue cible des traductions jusqu'au XVI^e siècle au moins pour les textes littéraires et jusqu'à la fin du XVIII^e siècle pour les textes scientifiques. Le tournant a eu lieu au milieu du XVI^e siècle : en 1539, le roi de France décrète le français langue officielle, égale au latin, langue de savoir et de l'élite. Grâce à l'essor de l'imprimerie, les penseurs de l'humanisme profitaient du décret royal pour diffuser le savoir parmi le peuple en multipliant les traductions dans les langues vernaculaires, comprises par tout le monde. (Guidère, 2010 : 30)

«Le désir de s'approprier les oeuvres de l'Antiquité a provoqué en France, au XVI^e siècle une importante activité de traduction, souvent patronnée par les souverains. Autour de cette pratique se sont développées la recherche de documents originaux, l'étude des langues et la réflexion sur les problèmes et les options de traduction. Conscients des propriétés différentes des langues, les traducteurs, comme ceux du siècle précédent, rejettent le mot à mot et pratiquent une traduction plus ou moins libre. Les traducteurs français de la Renaissance pratiquaient une forme d'étoffement presque systématique sous la forme de couples de synonymes tels que "la haine et la malveillance". Cet usage, sporadique au XIV^e siècle s'est généralisé au XV^e siècle et faisait partie de la rhétorique du temps. Au point qu'un rhétoricien de l'époque, Pierre Fabri, dans un traité de 1521, érige cette pratique en précepte et montre comment l'on applique ce type d'amplification. C'est ainsi qu'au lieu de dire: "Jesuchrist nasquit de Marie" on dira: "Nostre sauveur et redempteur Jesus pour nostre salvation est né de la tressacrée et glorieuse Vierge Marie". L'amplification fait donc partie des procédés du "beau style" et aussi des processus d'éclaircissement du texte. Dans le même traité Pierre Fabri rappelle que l'on use d'un style concis pour les "clercs" et d'un style plus "allongé" et claire pour les "simples gens". (Ballard, 1992 : 101)

Jusque vers 1530 le monde des latinistes (Église, Université, Magistrature) maintient ses positions contre les innovateurs qui avaient pour eux le soutien du roi et le nombre croissant de nobles et de bourgeois appréciant de lire des ouvrages dans leur langue et notamment des traductions. La traduction ne prend véritablement son essor en France qu'aux alentours de 1530. Pour les premières publications les imprimeurs utilisent d'abord, par un souci évident de rentabilité, des traductions déjà anciennes d'oeuvres qui ont fait leurs preuves. C'est ainsi que vers la fin de XV^e siècle, on voit paraître des traductions et s'exprimer une idéologie de la

traduction qui datent le plus souvent du XIV^e siècle ; il y a une certaine continuité dans le refus du littéralisme. Les mots "traduire" et "traducteur" n'existent pas encore à la fin du XV^e siècle, on dit que l'on "translate" ou "met en français". (Ballard, 1992 : 103)

C'est ainsi que, dès la fin du XV^e siècle, tant par la reprise de traductions antérieures que la perpétuation de leur méthode, on s'achemine vers un style de traduction qui culminera avec Amyot et qui parfois annonce les libertés que Perrot d'Ablancourt prendra avec le texte pour le rendre accessible. La théorisation est générée essentiellement par la traduction de textes littéraires et historiques. Les préfaces s'occupent d'un certain nombre de problèmes mais on n'y rencontre pas de formulation théorique globale. C'est depuis 1510 et surtout sous le règne de François I^{er} que l'on voit s'accroître le nombre de publications et parmi elles de traduction. Après 1529 apparaît l'idée qu'il existe des règles pour traduire et que la traduction est un art. Vers 1540, les règles sont codifiées par Étienne Dolet. En même temps, on voit apparaître dans les préfaces un sentiment d'insatisfaction : les traducteurs considèrent leur tâche comme un travail ingrat et sans gloire. Joachim Du Bellay dans sa *Défense et Illustration de la langue française* (1549) semble mettre en lumière les causes de cette obscurité par rapport à l'auteur : l'absence d'originalité et de créativité. De façon officielle, il relègue la traduction à un rang second, encourage la création originale et déconseille la traduction poétique. Par contre Jacques Amyot avec sa traduction des *Vies parallèles des hommes illustres* apporte la preuve que le traducteur peut redonner vie à une oeuvre et la faire durer de façon neuve et originale.» (Ballard, 1992 : 125)

Étienne Dolet (1509, Orléans – 1546, Paris), écrivain, poète, imprimeur et humaniste français, qui serait, notamment selon Edmond Cary, le père fondateur de la traductologie française. L'un des théoriciens majeurs de la Renaissance, il forge les mots *traducteur* et *traduction*. Il écrit le premier traité sur la traduction : *La Manière de bien traduire d'une langue en l'autre* (1540, disponible sur le site de Gallica, Bibliothèque nationale de France, <http://gallica.bnf.fr>, p. 11-15 ; les passages explicatives entre crochets sont ajoutés par nous) : « La manière de bien traduire d'une langue en autre requiert principalement cinq choses. **En premier lieu**, il faut que le traducteur entende parfaitement le sens, & matière de l'auteur qu'il traduit : car par cette intelligence il ne sera jamais obscur en sa traduction : et si l'auteur, lequel il traduit, est aucunement scabreux, il le pourra rendre facile, & du tout intelligible.... **La seconde chose**, qui est requise en traduction, c'est que le traducteur ait parfaite connaissance de la langue de l'auteur qu'il traduit : & soit pareillement excellent en la langue en laquelle il se met à traduire. Par ainsi, il ne violera, & n'amoindrira la majesté de l'une, &

l'autre langue. ... Entends, chaque langue a ses propriétés, translations en diction, locutions, subtilités, véhémences à elle particulières. Lesquelles si le traducteur ignore, il fait tort à l'auteur qu'il traduit : aussi à la langue, en laquelle il le tourne : car il ne représente, & n'exprime la dignité et la richesse de ces deux langues, desquelles il prend le maniement.

Le tiers point est qu'en traduisant il ne se faut pas asservir jusques à la, que l'on rende mot pour mot. Et si aucun [quelqu'un] le fait, cela lui procède de pauvreté et défaut d'esprit. Car s'il a les qualités dessus-dites (lesquelles il est besoing d'être en ung bon traducteur) sans avoir égard à l'ordre des mots, il s'arrêtera aux sentences et fera en sorte que l'intention de l'auteur sera exprimée, gardant curieusement la propriété de l'une et l'autre langue. Et par ainsi c'est superstition trop grande (dirais je besterie ou ignorance) de commencer sa traduction au commencement de la clausule [phrase] : mais si l'ordre des mots perverti [changé, modifié] tu exprimes l'intention de celui que tu traduis, aucun ne t'en peut reprendre [personne ne peut te le reprocher]. Je ne veux taire ici la follie d'aucuns [de certains] traducteurs : lesquels au lieu de liberté se soumettent à servitude. C'est à savoir qu'ils sont si sots qu'ils s'efforcent de rendre ligne pour ligne, ou vers pour vers. Par laquelle erreur ils dépravent souvent le sens de l'auteur qu'ils traduisent, et perfection de l'une et l'autre langue.

...

La quatrième règle, ..., est plus à observer en langues non réduites en art qu'en autres. J'appelles langues non réduites encore en art certaines : comme est la Française, l'Italienne, l'Hespaignoise, celle d'Allemaigne, d'Angleterre, et autres vulgaires. S'il advient donc que tu traduis quelque Livre Latin en ycelles [celles-ci] (même en la Française) il te faut garder d'usurper mots trop approchants du Latin et peu usités par le passé : mais contente-toi du commun, sans innover aucunes dictions follement, et par curiosité répréhensible. ... Pour cela n'entends pas que je dise que le traducteur s'abstienne totalement de mots qui sont hors de l'usage commun : car on sait bien que la langue Grecque ou Latine est trop plus riche en dictions que la Française. Qui nous contraint souvent d'user de mots peu fréquents. Mais cela se doit faire à l'extrême nécessité. ...

Venons maintenant à **la cinquième règle** que doit observer ung bon traducteur. Laquelle est de si grand vertu que sans elle toute composition est lourde et mal plaisante. Mais qu'est-ce qu'elle contient. Rien autre chose que l'observation des nombres oratoires : c'est à savoir une liaison et assemblément des dictions avec telle douceur que non seulement l'âme s'en contente mais aussi les oreilles en sont toutes ravies, et ne se fâchent jamais d'une telle harmonie de langage.»

Résumé des principes de Dolet:

1. Comprendre bien le sens et l'intention de l'auteur de l'original, tout en ayant la liberté d'éclaircir les passages obscurs.
2. Posséder une connaissance parfaite de la langue de départ et de la langue d'arrivée.
3. Éviter de rendre mot pour mot.
4. Employer des expressions d'usage commun.
5. Choisir et organiser les mots de manière appropriée pour obtenir la tonalité optimale.

Les principes de Dolet soulignent l'importance de la compréhension du texte de départ. Le traducteur est plus qu'un linguiste compétent : la traduction exige une évaluation culturelle et intuitive du texte de départ et la prise en compte de la position que celle-ci devra occuper dans le système d'arrivée. (Bassnett, 2009 : 80)

Edmond Cary a beaucoup contribué à répandre l'image de Dolet comme traducteur martyr et père fondateur de la traductologie française. Dans un article publié dans le premier numéro de la revue *Babel*, Cary rappelait les grands traits de la vie de Dolet et commentait une reproduction de son traité sur la traduction. Dans le traité de Dolet, on trouve un ensemble de préceptes qui sont pour la première fois présentés de manière ordonnée (selon Ballard). Le traité de Dolet est laïque et universel, et il s'efforce de formuler des principes avec ordre. Il demande entre autre au traducteur de "comprendre" ; ajoutons que "comprendre pour traduire" demeure aujourd'hui encore la condition essentielle à l'effectuation de la traduction pour l'École de Paris (ESIT).

Déjà en 1544, l'Inquisition fait brûler à Paris, sur le parvis de Notre-Dame les livres incriminés de Dolet. Dolet qui est en prison réussit à s'évader, vit quelque temps en Piémont mais revient en France pour voir sa famille et publier quelques travaux. Il est arrêté de nouveau à Troyes, transféré à Paris, à la Conciergerie. La *Chambre ardente* fait examiner par la Faculté de théologie les ouvrages publiés par Dolet afin de déterminer s'ils ne contenaient rien de répréhensible, et la censure trouve que la traduction d'un dialogue entre Socrate et Platon, intitulé *Axiochus*, comportait un ajout répréhensible concernant l'immortalité de l'âme: "Par quoi elle (la mort) ne peut rien sur toi, car tu n'es pas encore prêt à décéder ; et quand tu seras décédé, elle n'y pourra rien aussi, attendu que tu ne seras plus *rien du tout*."

À cause de la traduction de ce passage incriminé (mais probablement aussi à cause des problèmes précédent avec les autorités politiques et religieuses), Dolet est accusé de blasphème, sédition et exposition de livre prohibé et damné. Le procès dura deux ans et finalement, Dolet fut condamné à être brûlé avec ses livres place Maubert à Paris.

Edmond Cary, en parlant de Dolet, souligne l'importance de la traduction en France au XVI^e siècle : la guerre de la traduction sévissait durant toute la vie d'Étienne Dolet. La Réforme

était surtout une dispute entre les traducteurs. La traduction est devenue une affaire d'État et de l'Église. La Sorbonne et le Roi y étaient également engagés. Les poètes et les écrivains en discutaient ; *La Défense et illustration de la Langue française* de Joachim du Bellay est centrée sur les problèmes concernant la traduction. (Cary, 1963 : 7-8) Dans une atmosphère pareille dans laquelle un traducteur pouvait être exécuté rien que pour avoir traduit d'une manière particulière une phrase du texte, il n'est point étonnant que la dispute fut violente. (Bassnett, 2009 : 81)

L'une des caractéristiques majeures de l'époque est l'affirmation du présent, donc l'usage des idiomes et des styles contemporains (modernisation de langue se manifestait aussi dans de nombreuses traductions de la Bible). Un exemple en est notamment la traduction par **Thomas North** (1579) de Plutarque dans la langue courante (en anglais) avec la fréquente substitution du discours indirect par un discours direct, ce qui apportait plus de vivacité.

Jacques Pelletier du Mans (1517-1582), poète et grammairien français, remarque dans son *Art poétique* (1555) que "les traducteurs sont en partie ceux grâce auxquels la France a pu commencer à apprécier de bonnes choses en matière de littérature". La traduction a aussi été traditionnellement considérée comme la meilleure école pour les écrivains créatifs. La traduction et sa fonction pédagogique n'a pas été limitée au seul rôle de préparation à l'écriture créative : des générations entières des écoliers européens ont appris les langues étrangères par la voie de la traduction, depuis 100 av. J. C. jusqu'à la fin de la Seconde guerre mondiale. (Bassnett, Lefevre, 1992 : 46)

Jacques Amyot (1513-1593) « est certainement l'un des traducteurs français les plus connus, à tel point que ses traductions semblent lui appartenir comme des oeuvres. Il est surtout connu pour ses traductions classiques à partir du grec ancien.

François I^{er} l'encourage à traduire les *Vies parallèles des hommes illustres* de Plutarque, à laquelle il travaillera pendant dix-sept ans.» (Ballard, 1992 : 123) «Nous verrons la critique magistrale que Bachet de Méziriac fera de la traduction d'Amyot en 1635, et pourtant l'oeuvre eut un succès immense. Ce fut, avec son *Daphnis et Chloë*, l'une des plus célèbres belles infidèles.» (Ballard, 1992: 123) «Son livre allait nourrir des générations de capitaines et d'hommes d'État ... Et à travers l'Europe, il allait porter le rayonnement de la langue française associé à celui de l'auteur grec. C'est à Jacques Amyot, incontestablement que Plutarque doit d'avoir connu une deuxième vie inattendue et brillante.» (Cary, 1963 : 17, cité par Ballard, 1992 : 123)

Jacques Amyot né à Melun le 30 octobre 1513 et mort à Auxerre le 6 février 1593, est un prélat français et l'un des traducteurs les plus renommés de la Renaissance. Né de parents de condition modeste, il parvient à se rendre à l'université de Paris, où il se met au service de riches étudiants afin de subvenir à ses besoins. À 19 ans, il obtient sa licence à Paris, puis devient docteur en droit civil de l'université de Bourges. Par l'intermédiaire de Jacques Colure (ou Colin), abbé de Saint-Ambroix à Bourges, il obtient une place de précepteur dans la famille d'un secrétaire d'État. Recommandé à Marguerite de Valois, il est nommé professeur de latin et de grec à Bourges. Sa traduction de *Théagène et Chariclée* d'Héliodore, parue en 1547, lui vaut d'être récompensé par François I^{er}, qui lui octroie le bénéfice de l'abbaye de Bellozane. Il se rend alors en Italie pour étudier le texte de Plutarque conservé au Vatican. Il s'attelle à la traduction des *Vies parallèles des hommes illustres* (1559-1565). Sur le chemin du retour, il est chargé d'une mission pour le concile de Trente. Rentré en France, il est nommé précepteur des fils d'Henri II. On lui doit la traduction de sept ouvrages de Diodore de Sicile (1554), les *Amours pastorales de Daphnis et Chloë* de Longus (1559) et les *Œuvres morales* de Plutarque (1572). Sa traduction vigoureuse et idiomatique des *Vies des hommes illustres* a été retraduite en anglais par **Thomas North** et a fourni à Shakespeare la matière de ses pièces romaines.

Amyot s'intéressa surtout à Plutarque. L'intérêt de son travail réside aujourd'hui surtout dans son style. Son ouvrage eut un immense succès et exerça une grande influence sur plusieurs générations d'écrivains français. Montaigne lui rend hommage dans ses *Essais* (Montaigne, 1865, Livre II : 46-47) : « Je donne avecques raison, ce me semble, la palme à Jacques Amyot sur tous nos escrivains françois, non seulement pour la naïfveté et pureté du langage, en quoi il surpasse tous aultres, ny pour la constance d'un si long travail, ny pour la profondeur de son sçavoir, ayant peu developper si heureusement un aucteur si espineux et ferré (car on m'en dira ce qu'on voudra, ie n'entends rien au grec, mais je veois un sens si bien ioinct et entretenu par tout en sa traduction, que, ou il a certainement entendu l'imagination vraye de l'auteur, ou ayant, par longue conversation, planté vifvement dans son ame une générale idée de celle de Plutarque, il ne luy a au moins rien presté qui le desmente ou qui le desdie) ; mais, sur tout, ie luy sçais bon gré d'avoir sceu trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire present à son païs. Nous aultres ignorants estions perdus, si ce livre ne nous eust relevés du borbier : sa mercy, nous osons à cett'heure et parler et escrire ; les dames en regentent les maistres d'eschole ; c'est nostre breviaire ».

Clément Marot (1496-1544) a beaucoup traduit : *Les Bucoliques* de Virgile, *Les Métamorphoses* d'Ovide etc. En effet, deux grandes écoles s'opposent tout au cours du XVI^e siècle : l'école "marotique" (de Clément Marot) qui considère la version comme un genre littéraire et un moyen de décorer la langue ; d'autre part, le groupe de la Pléiade qui veut enrichir le français en empruntant aux Anciens, aux patois et aux langues de métier, mais aussi le défend contre les traductions parce qu'elles remplacent la création en langue vernaculaire.

Espagne, le XVI^e siècle

Juan Luis Vives (1492-1540), humaniste espagnol et contemporain du théoricien français Étienne Dolet, il expose ses idées sur la traduction dans l'oeuvre *Versiones seu Interpretationes* (1531) : « Les langues bénéficient de nouvelles figures de langue ou de style que les traducteurs importent des autres nations, si celles-ci ne sont pas trop éloignées des coutumes et de la manière de vivre des autochtones. Les traducteurs peuvent aussi enrichir leur propre langue en imitant la langue originale, en l'utilisant comme une sorte de matrice, et en inventant de nouvelles formes verbales (de nouveaux mots). » (Bassnett, Lefevre, 1992 : 50)

A.III. Le classicisme français - François de Malherbe, Claude Gaspard Bachet de Méziriac, Nicolas Perrot d'Ablancourt, Pierre-Daniel Huet, Gaspard de Tende

Le dix-septième siècle français est plein d'admiration pour les langues et les cultures classiques de l'Antiquité d'un côté, et convaincu d'avoir atteint le niveau plus élevé de la civilisation de l'autre. Les Français de cette époque sont donc influencés par l'idéalisation de l'Antiquité et le sens de leur propre supériorité culturelle. D'où la tendance à privilégier les traductions qui sont adaptées aux critères stylistiques de l'époque, c'est-à-dire des traductions élégantes, agréables, qui n'offensent les délicatesses de la langue française, ceci ayant pour conséquence inévitable la transformation des oeuvres originales.

L'un des représentants de ce type de traduction que l'on nomme les *belles infidèles* fut Nicolas Perrot d'Ablancourt, traducteur de Tacite et de Lucien, qui s'exprima ainsi sur sa pratique traduisante : „Je ne cherche pas toujours à reproduire les mots de l'auteur, ni ses pensées. Mon objectif est d'obtenir le même effet que l'auteur avait en esprit et donc adapter l'effet selon le goût de notre temps“. (Nicolas Perrot d'Ablancourt, *De la traduction*, 1709, cité par Nergaard, 1993 : 38).

Les "belles infidèles" et la naissance de la traductologie

Selon Michel Ballard (1992 : 276), la véritable naissance de la traductologie ne survint qu'au XVII^e siècle, avec le « discours » de **Claude Gaspard Bachet de Méziriac** qui constitue la première étude d'erreurs systématique et avec les « Règles » de **Gaspard de Tende**, première méthode de traduction à caractère contrastiviste et stylistique. Le genre se précise et prend de l'ampleur à la fin du XVIII^e siècle avec un traité comme celui de Alexander Tytler qui s'occupe des problèmes stylistiques, sans délaisser l'approche contrastiviste.

On estime généralement que les XVII^e et XVIII^e siècles furent en France (comme ailleurs) l'âge d'or d'un type de traduction qui fut appelé « la belle infidèle ». La métaphore provient de Gilles Ménage, qui l'employa en parlant d'une traduction de Perrot d'Ablancourt. (Ballard, 1992 : 147)

Andréi Fédorov considère que ce phénomène, dont l'épicentre fut la France, est caractéristique de l'Europe des XVII^e et XVIII^e siècles :

« Le XVII^e siècle offre un phénomène particulier : la prédominance, dans les littératures européennes, de traductions ayant pour effet d'adapter complètement les textes originaux aux exigences esthétiques de l'époque, aux normes classiques. Les écrivains et traducteurs

français n'aspiraient qu'à subordonner les littératures étrangères à leurs propres canons en la matière. » (Fedorov, 1968, cité par Ballard, 1992 : 148)

Pour Edmond Cary, les grands traducteurs français sont : Etienne Dolet, Jacques Amyot, Madame Dacier etc., dont tous ont traduit en créateurs soucieux de plaire au public de leur époque. En même temps, il y avait aussi au XVII^e siècle les tenants de la fidélité, auxquels nous reviendrons plus loin. La façon de traduire que l'on a nommée celle des « belles infidèles » est justifiée par sa capacité à plaire et par un déterminisme socio-traductologique : « Qu'il l'accepte ou qu'il s'en défende, le traducteur subit la pression de sa société, et il lui échappe d'autant moins qu'il s' imagine de la défier. » (Cary, 1963 : 34)

François de Malherbe (1555-1628), poète français né à Caen en 1555, mort à Paris en 1628. Il a contribué à réformer la langue française. Procédant à une épuration de la langue française, il dictait par là-même la manière d'écrire et donc aussi de traduire pendant la période classique. On peut le considérer comme le premier théoricien de l'art classique. Malherbe exprimait un désir de simplification des formes poétiques et de la prose. Il était très hostile à la manière d'écrire de la Pléiade. Il manifestait aussi une grande sévérité à l'égard du maniérisme et du baroque de certains poètes, notamment de Philippe Desportes.

Il travaillait à l'élaboration d'une langue simple, claire, débarrassée d'archaïsmes et d'emprunts, dans laquelle seraient rédigées les traductions de l'époque. Cette langue serait travaillée encore par les stylistes tels que Guez de Balzac mais par Malherbe qu'elle a été formée.

Malherbe a traduit *Les Questions naturelles*, *Le traité des bienfaits*, *les Epîtres* de Sénèque et *le XXXIII^e Livre* de Tite-Live (1616), qui est sans doute son oeuvre la plus connue dans ce domaine parce qu'elle comprend un *Avertissement* dans lequel Malherbe expose ses principes de traduction. Il traite d'abord de problèmes d'interprétation et surtout du droit à rectifier le texte lorsque l'original latin semble corrompu ou qu'il s'éloigne de la réalité ou de la vérité historique. Pour ce qui est de la réécriture du texte en français, il indique : 1^e, qu'il a parfois procédé à des ajouts « pour éclaircir des obscurités, qui eussent donné de la peine à des gens qui n'en veulent point » ; 2^e, qu'il a parfois « retranché quelque chose pour ne pas tomber en des répétitions, ou autres impertinences, dont sans doute un esprit délicat se fut offensé » ; 3^e et enfin sa stratégie générale en matière de réécriture est régie par le désir de plaire.

Voici donc une option de traduction clairement annoncée. De la Renaissance et des humanistes sont hérités le souci de l'établissement du texte et la recherche de la vérité des

faits ; on a également conservé le désir de plaire au public. Mais par rapport à ces exigences préservées on voit se dessiner un style nouveau dont Malherbe et son école furent les artisans:

- 1) les critères du beau sont plus typiquement français, on se détache de l'influence de l'Antiquité et de l'abus des allusions mythologiques. C'est sans doute l'origine d'un type de traduction qui va accentuer l'adaptation des textes anciens aux canons de l'époque ;
- 2) la poésie se rapproche de la prose par ce qu'elle perd en liberté et les deux modes d'écriture tendent vers une formalisation plus rigoureuse, plus normative.

Pour juger de la continuité de la doctrine traductologique de Malherbe, il est intéressant de lire le *Discours sur les oeuvres de M. Malherbe*, réalisé en 1630 par **Antoine Godeau**, futur académicien. Voici en les passages significatifs (reformulés par Michel Ballard) :

- 1) La traduction n'est pas un art mineur par rapport aux activités de création.
- 2) La traduction est la mère des littératures.
- 3) La traduction peut être aussi bonne que l'original.
- 4) La traduction sert à répandre la culture.
- 5) La traduction est difficile, elle repose sur une prise de conscience des différences linguistiques.
- 6) La façon d'écrire des Latins est moins soignée que celle des Français du XVII^e siècle. C'est un renversement de position total par rapport à l'attitude traditionnellement complexée des auteurs ou des traducteurs face aux Anciens. Ce passage illustre bien l'état d'esprit qui est à la source de l'attitude des traducteurs de l'époque qui s'autorisent toutes sortes d'« améliorations » d'un texte qui ne leur semble pas sacré sur le plan stylistique (p. ex. Perrot d'Ablancourt).
- 7) Pour ce qui est de la fidélité, ce sont le sens et l'effet du texte qui constituent les critères supérieurs (cf. l'équivalence dynamique, le fonctionnalisme moderne).
- 8) Suit une critique du style de Sénèque, qui est à ranger dans la catégorie évoquée en 6), soit une attitude de « moderne » conscient de la valeur et des capacités de sa langue. Des défauts de Sénèque justifient toutes les modifications apportées par Malherbe.

Antoine Godeau était ami de Valentin Conrart. C'est chez ce dernier que se réunissait le cénacle de lettrés qui donna en partie naissance à l'Académie française. Entre 1635 et 1640, Conrart est au centre de l'activité de traducteurs. Que ce soit en raison de son ignorance des langues anciennes ou de son prédilection pour l'examen grammatical, Conrart encourage les traductions de Giry, de d'Ablancourt (appelés par Roger Zuber la « nouvelle vague » des

traducteurs). Ils traduisent moins de littérature d'imagination et davantage de littérature d'idées (des textes d'apologétique ou d'éloquence).

Avec la fondation de l'Académie française est lié un événement qui a un rapport avec le cercle de traducteurs de cette époque. Il s'agit de la lecture du discours intitulé *De la Traduction* de Gaspard Bachet de Méziriac, le 10 décembre 1635.

Claude-Gaspard Bachet de Méziriac (1581-1638), mathématicien, poète et traducteur, connaisseur de plusieurs langues, dont l'hébreu, le grec, le latin, l'italien et l'espagnol. Bachet fut aussi membre de l'ordre des Jésuites. Il enseigna d'abord au collège jésuite de Milan avant de renoncer à prononcer ses vœux et de se consacrer à la traduction de poètes latins et de mathématiciens grecs. Bachet fut parmi les premiers admis à l'Académie française en 1635. Et lorsque cette assemblée décida au début de 1635 que chaque membre devrait faire un discours sur la matière qui lui convient, de Méziriac, ne pouvant venir, envoya sa contribution à M. de Vaugelas qui la lut lors de la séance du 10 décembre 1635.

Dans son discours *De la Traduction*, Méziriac analyse et critique la traduction de *Vies des hommes illustres* de Plutarque, faite par Jacques Amyot.

Méziriac proclame entre autre : « La beauté du langage ne suffit pas pour faire estimer une traduction excellente. Il n'y a personne qui n'avoue que la qualité la plus essentielle à un bon traducteur, c'est la *fidélité*. » Le traducteur infidèle est comparé au peintre qui fait un beau portrait ne représentant pas les traits du modèle. Vient ensuite un classement ordonné et justifié des erreurs d'Amyot. Il s'agit d'un travail scientifique rigoureux, l'une des premières analyses d'erreur systématiquement présentées. Méziriac remarque les étoffements redondants ou sémantiquement erronnés, mais aussi utiles, les omissions et les erreurs concernant l'interprétation du sens et des formes.

La nouveauté et aussi le scandale du discours de Méziriac consiste à mettre en question un mode de traduction hérité de certains courants de la Renaissance et qui est en train de reprendre vigueur et de se transformer. Le discours de Méziriac rompt avec les nombreuses préfaces jusqu'ici publiées en tête des traductions. Au lieu de simples considérations générales ou de remarques ponctuelles, Méziriac propose un catalogue ordonné, illustré par de nombreux exemples (il a relevé deux mille passages erronnés) de ce qu'il ne faut pas faire et de ce qu'il faut essayer de faire en traduction. Voici un effort de donner des règles à la traduction en ce qui concerne le principe de fidélité à l'original. Le discours de Méziriac est selon M. Ballard un des textes fondateurs de la traductologie, grâce à sa précision linguistique et didactique.

Mais Méziriac reste isolé au sein des académiciens puisque, dans le domaine historique en particulier, se développe un type de traduction hérité de la manière d'Amyot, favorisé par Conrart, et dont le représentant le plus célèbre est Perrot d'Ablancourt. Il s'agit d'une conception de la traduction littéraire qui vise à être une forme de re-création, un exercice de style destiné à créer une belle prose en favorisant la « belle expression » en langue cible et en favorisant l'adaptation de l'original à la civilisation cible.

Nicolas Perrot d'Ablancourt (1606-1664)

En 1637, il est élu membre de l'Académie française et se consacre tout entier aux lettres. Entre 1637 et 1662, il publie de très nombreuses traductions du grec et du latin : Arrien, Jules César, Cicéron, Homère, Minucius Felix, Plutarque, Polyen, Tacite, Thucydide et Hénophon. Il traduit aussi de l'espagnol *L'Afrique* de Luis del Marmol y Carvajal, traduction revue après son décès par César-Pierre Richelet.

Perrot d'Ablancourt a exposé ses principes de traduction dans les préfaces de ses ouvrages. Il fait partie de ceux qui n'hésitent pas à modifier les formulations contenues dans un texte en langue étrangère et à les moderniser en vue de les acclimater aux règles d'élégance, d'harmonie et de bon goût selon lesquelles la langue française se construit désormais. Ces principes seront bien sûr contestés. Vers 1654, **Gilles Ménage** observe malicieusement que telle traduction de Perrot d'Ablancourt lui rappelle une femme qu'il aimait autrefois « et qui était belle mais infidèle ». L'expression, reprise par Huygens dès 1666, se répandra dans toute l'Europe. Aussi, selon Voltaire, Perrot d'Ablancourt est-il un « traducteur élégant et dont on appela chaque traduction *la belle infidèle*. »

Van Hoof écrit fort justement que Nicolas Perrot, sieur d'Ablancourt « n'a pas volé son titre de chef de file de la traduction libre, c'est-à-dire élégante et inexacte. » Sous prétexte d'améliorer l'original, d'Ablancourt se permet toutes les libertés. Dans la préface à sa traduction d'Arien, il déclare que « cet auteur est sujet à des répétitions fréquentes et inutiles, que ma langue ny mon stile ne peuvent souffrir ». Cependant, il précise à propos de sa version française de Lucien qu'elle « ne peut porter le nom de traduction qu'improprement ». On voit qu'il est conscient de la démarche qu'il adopte en traduisant, car il insiste d'ailleurs sur ce point: « Que l'on ne croit pas que je veuille faire passer pour des règles de traduction les libertés que j'ai prises. » (Van Hoof, 1991 : 49)

Dans l'introduction à sa traduction de Lucien, N. Perrot d'Ablancourt explique pourquoi il supprima certains passages de l'original ainsi : « Toutes les comparaisons liées avec l'amour

font allusion à l'amour entre garçons, une habitude non point étrange entre les Grecs [anciens], mais qui paraît comme très choquante à nous. »

Les traducteurs doivent trouver un équilibre entre l'univers du discours (le complexe entier de concepts, idéologies, personnes et objets appartenant à une culture particulière, le concept de Lefevre, 1992) acceptable dans l'époque de l'auteur original et celui qui est acceptable et familier pour le traducteur et son public. Souvent, au XVII^e siècle, c'est l'adaptation au goût du public d'accueil qui oriente les décisions du traducteur. (Bassnett, Lefevre, 1992 : 35)

À peu près à la même époque traduisait et théorisait sur la traduction **Lemaistre de Sacy (1613-1684)**, membre de la communauté religieuse de l'abbaye de Port-Royal, qui est loin d'être un défenseur du littéralisme absolu. Bien que dans l'ensemble les traducteurs de l'abbaye de Port-Royal soient particulièrement sensibles aux convenances morales, ils sont également assez habiles pour rester fidèles à l'original. De Sacy adhère en matière de fidélité à une position médiane qu'il explicite en 1647 dans son avant-propos au *Poème de Saint-Prosper contre les Ingrats*:

« J'ai tasché autant qu'il m'a été possible d'entrer dans l'esprit de ce grand Saint (...) de rendre en quelque sorte beauté pour beauté, et figure pour figure, lorsqu'il est arrivé que les memes graces ne se rencontroient pas dans les deux langues. C'est en cette manière que je me suis efforcé d'éviter également les deux extrémités, ou tombent aisément ceux qui traduisent, dont l'une est une liberté qui dégénère en license (...) et l'autre est un assujettissement qui dégénère en servitude. » (cité selon Ballard, 1992 : 175)

www.mshs.univ-poitiers.fr/Forell/CC/1Chapitre3.rtf, le 1er septembre 2011 :

Pierre-Daniel Huet a rédigé le traité *De interpretatione libri duo, quorum prior est de optimo genere interpretandi, alter de claris interpretibus* (1661 : 80), qui, selon G. Steiner, est l'un des comptes rendus les plus complets et pertinents sur la nature et les problèmes du traduire qui ait jamais été proposé. Pierre-Daniel Huet se distingue de la tradition de son époque en matière de traduction, celle des *belles infidèles*, en retenant que le traducteur devrait avant tout rester humble devant le texte et l'auteur, donc qu'il devrait respecter l'intention de l'auteur et son style personnel. La fidélité ne permet ni omissions ni ajouts, la traduction devant faire émerger le texte original dans sa complexité. (Nergaard, 1993 : 39) Il va jusqu'à recommander une chose qui est en général refusée par les traducteurs modernes : « Le traducteur ne doit pas inventer une locution équivalente, mais se borner à donner en marge ou en note la signification des mots intraduisibles. » (Ballard, 1992 : 186) Mais il faut préciser le contexte dans lequel Huet recommande cette démarche : il s'agit de textes scientifiques, dans

lesquels le traducteur peut se heurter à des locutions techniques qui échappent à l'interprétation unique et indiscutable. Dans ce cas, conseille Huet, le mieux est de conserver telle quelle l'expression originale et de suggérer en marge plusieurs lectures et explications possibles.

Mais si, en France, le travail de **Pierre-Daniel Huet (1630-1721)** est loin d'être négligeable, c'est néanmoins à **Gaspard de Tende (1618-1697)**, qui publie *Règles de la traduction ou moyens d'apprendre à traduire de latin en français* en 1660, que revient le mérite d'avoir rédigé « le premier traité véritable de traduction ». C'est donc à ce moment clef que Ballard situe la « fondation effective » de la traductologie. Selon Ballard, la position de Gaspard de Tende est contrastiviste, ce qui l'intéresse c'est l'étude de la traduction et à travers elle, l'étude contrastive des langues.

Gaspard de Tende

http://scholarworks.umass.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1093&context=french_translators&sei-redir=1#search=%22gaspard%20de%20tende%22

De la traduction, ou Regles pour apprendre à traduire la langue latine en langue françoise. Gaspard de Tende, sieur de l'Estang, 1660 (Ballard, 1992 : 186-197)

L'oeuvre est composée de trois livres. Le premier part de formes simples comme le nom et le pronom pour étudier comment on peut les traduire. Il traite de l'usage de la synonymie en traduction et du phénomène que l'on désigne aujourd'hui du terme de transposition ; il faut ajouter à cela l'étude de la dépronominalisation. Le second livre se propose de traiter du style et de l'aspect esthétique des traductions. Le troisième livre traite des liaisons, de la longueur et de la grâce des périodes.

« Il faut couper les périodes latines lorsqu'elles sont trop longues, à cause que notre langue étant encore plus étendue, tiendrait trop en suspens l'esprit qui attend toujours avec impatience la fin de ce qu'on lui veut dire. »

Le livre I est le plus construit des trois. Il commence par établir la distinction entre traduction *littérale* et *oblique*. (Nous donnons la terminologie moderne de Ballard en italique). Le *calque* existe en traduction et il faut autant que possible s'y tenir, les *procédés obliques* ne sont là que pour rendre la traduction plus belle et plus intelligible. Tende aborde également l'*étouffement stylistique et sémantique*, l'*effacement*, la *métonymie du contenant au contenu*, le *changement de paradigme* (un adverbe traduit par un adjectif), l'*explicitation*, la *concentration*, la *segmentation*, l'*acclimatation* etc.

(Voici le texte entier de Gasparde de Tende, avec nos remarques ajoutées entre crochets) :

«**La première Règle**, selon Monsieur de Vaugelas, est de bien entendre les deux Langues, mais sur toute la langue Latine; de bien entrer dans la pensée de l’Auteur qu’on traduit, & de ne pas s’assujettir trop basement aux paroles; parce qu’il suffit de rendre le sens avec un soin très exact, & une fidélité toute entière, sans laisser aucune des beautés ni des figures qui sont dans le Latin.

La seconde, selon l’Auteur de la Traduction du Poème de S. Prosper [Le Maître de Sacy], est de ne garder pas seulement une fidélité & une exactitude toute entière à rendre les sentiments de l’Auteur, mais de tâcher à marquer ses prop[r]es paroles, lors qu’elles sont importantes & nécessaires.

//[xi]// **La troisième**, selon Monsieur de Vaugelas, est de conserver l’esprit & le génie de l’Auteur qu’on traduit, en considérant si le style en est ou simple ou pompeux; si c’est un style de Harangue ou un style de Narration. Car comme il ne seroit pas à propos de traduire en un genre sublime & élevé, un Livre dont le discours seroit bas & simple, comme celui de la sainte Ecriture, ou de l’Imitation de JESUS CHRIST; à cause que la simplicité est elle-même une beauté dans certaines matières de dévotion: De même il ne seroit pas convenable de traduire en un style précis & coupé, les Harangues qui doivent être étendus; ni en un style étendu, les Narrations qui doivent être courtes & précises. En effet, qui voudroit mettre en un style pompeux, le style simple de l’Ecriture Sainte, feroit une copie bien différente de ce saint Original. Car ainsi qu’un excellent peintre doit donner à une copie tous les traits & toute la ressemblance de //[xii]// l’original qu’il s’est proposé de copier; de même un excellent Traducteur doit faire remarquer dans sa Traduction, l’esprit & le génie de l’Auteur qu’il a traduit. Et comme une copie, pour être bien faite, ne doit point paroître une copie, mais un véritable original; de même une Traduction, pour être excellente, ne doit point paroître une Traduction, mais un ouvrage naturel, & une production toute pure de notre esprit.

La quatrième, selon l’Auteur de la Dissertation [il s’agit du Grand Arnault, Antoine, coauteur avec Claude Lancelot, de la *Grammaire générale et raisonnée*, 1660, et auteur de la *Dissertation selon la Méthode des Géomètres*] est de faire parler & agir un chacun selon ses mœurs & son naturel, & d’exprimer le sens & les paroles de l’Auteur en des termes qui soient en usage, & convenables à la nature des choses qu’on traduit. Par exemple, ayant à traduire ces paroles de l’Ecriture, ex adipe frumenti, il ne faudroit pas les traduire pas la graisse de froment, encore que le mot de graisse soit la signification naturelle du mot Latin adipe; parce qu’outre que le mot de graisse //[xiii]// n’est pas un terme qui convienne à la nature du froment, l’usage veut encore qu’on die; la fleur de froment, ou le pur froment. Tout de même il ne faudroit pas faire parler en homme civil & poly, un barbare ni un villageois, parce que

cela ne convient point aux moeurs, & au naturel de l'un ni de l'autre. D'où il s'ensuit que pour bien traduire, il faut non seulement faire parler un chacun selon ses moeurs & ses inclinations, mais il faut encore que les expressions soient en des termes simples & naturels, que l'usage ait déjà receus; sans se servir néanmoins de ces façons de parler qui, pour ainsi dire, ne sont encore que de naistre, parce qu'il y a des façons de parler qui ne sont pas toujours bonnes à écrire, & qui peuvent le devenir par le temps.

La cinquième, selon l'Auteur de la Traduction du Poëme de S. Prosper [Lemaistre de Sacy], est de s'efforcer de rendre beauté pour beauté, & figure pour figure; lors qu'il arrive //[xiv]// que les mêmes graces ne se rencontrent pas dans les deux Langues, comme il arrive bien souvent, & qu'on ne sauroit exprimer les mêmes figures, & les mêmes beautez.

La sixième, selon l'Auteur d'une Traduction de quelques lettres de Ciceron, est de ne pas user de longs tours, si ce n'est seulement pour rendre le sens plus intelligible, & la Traduction plus elegante. Car il y en a, dit cet Auteur, qui ne pouvant rendre les choses en peu de mots, & en termes propres & significatifs, se servent d'un grand tour de paroles superflus, & prennent des licences qui ne seroient pas permises aux plus petits écoliers. Ainsi en allongeant, comme ils font, les paroles qu'ils traduisent, ils enervent bien souvent toute la force des termes Latins, & alterent même quelquefois le sens & les paroles de l'Auteur. C'est pour cette raison que les expressions les plus courtes & les plus naturelles, sont les plus belles & //[xv]// les meilleures: Estant à desirer qu'on puisse rendre vers pour vers, & que la Traduction soit aussi courte que l'original qu'on traduit.

La septième, selon Monsieur de Vaugelas, est de tendre toujours à une plus grande netteté dans le discours. Et c'est pour cette raison sans doute que les plus excellents Traducteurs ont reconnu la nécessité qu'il y avoit de couper ou de partager les periodes; parce que le discours qui est si lié & si étendu est beaucoup moins intelligible que celui qui est plus court & plus précis. C'est pourquoi il faut couper les periodes Latines, lors qu'elles sont trop longues, A cause que nostre Langue estant encore plus étendue, tiendroit trop en suspens l'esprit qui attend toujours avec impatience la fin de ce qu'on luy veut dire.

La huitième, est de joindre ensemble les periodes qui sont trop courtes, lors qu'on traduit un Auteur dont le stile est //[xvi]// précis & coupé. De sorte que comme il faut quelquefois couper les periodes trop longues; il faut de même joindre bien souvent celles qui sont trop courtes, en tenant dans ces deux rencontres un juste temperamment, & une mediocrité raisonnable, & le faisant avec beaucoup de discretion.

La neuvième & la dernière Regle, est de ne rechercher pas seulement la pureté des mots & des phrases, comme font beaucoup de personnes, mais de tascher encore d'embellir la

Traduction par des graces & des figures qui sont bien souvent cachées, & qu'on ne découvre qu'avec grand soin. Car il est bien juste & bien raisonnable, que non seulement on rende en François les beautez qui sont visibles dans le Latin; mais même qu'on s'efforce de découvrir toutes ces beautez lors qu'elles sont cachées. Ainsi quand un seul mot Latin fait comme une espece d'Opposition à un autre mot qui est dans la // [xvii] // même periode, il faut rendre cette Opposition par deux mots en François. ... Voila certainement des Regles pour former un excellent Traducteur. C'est par ces Regles qu'on peut exprimer d'une maniere noble & relevée, un sens qui estant tout simple, seroit trop bas & trop languissant, s'il estoit rendu dans toute sa simplicité. C'est par ces Regles qu'on peut apprendre à suivre la fidelité du sens, sans blesser l'elegance des paroles, & à imiter l'elegance sans blesser la fidelité. C'est pas ces Regles qu'on peut embellir une Traduction, & rendre en quelque // [xviii] // sorte la copie plus belle que l'original. Et enfin c'est par ces Regles qu'on peut enrichir nostre Langue, & étaler ses beautez, & que ceux qui n'entendent pas le Latin peuvent même apprendre à mieux parler & à mieux écrire.

Je n'aurais pas un sentiment si avantageux de ce petit Ouvrage, s'il estoit autant mon Ouvrage que l'Ouvrage des plus excellens Traducteurs, & des premiers Maistres de la Langue. Car j'avouë que je n'y ay point d'autre part que celle d'avoir remarqué dans leurs plus excellens livres, les plus belles manieres de traduire, & les meilleures façons de parler. Et je ne croy pas avoir besoin de me justifier icy de ce que, dans le second Livre, je me suis servy de termes simples & communs pour nommer les choses; puisque ce n'a esté que pour rendre ces choses plus intelligibles aux enfans, & à ceux même qui ne sachant pas encore le Latin, en veulent acquerir quelque connoissance.

Ce qui me reste maintenant à desirer, est que tous ceux qui liront ces Regles excusent les défauts qu'ils y verront; puis qu'il est comme impossible que celuy qui donne les premiers desseins d'une chose, le puisse faire avec toute la perfection que le temps y peut apporter. C'est la grace que j'espere de leur bonté; & la recompense que je leur demande pour l'intention que j'ay eüe de diminuer la peine des Traducteurs, en leur proposant des Regles pour traduire, & embellir leurs Traductions.»

Jacques Delille (1738-1813), poète et traducteur français. Dans la préface à sa traduction des *Géorgiques* de Virgile (1769), il écrit : « J'ai toujours envisagé la traduction comme une voie servant à enrichir la langue [cible]. » Delille est convaincu qu'il faut traduire la poésie en vers et non en prose, et qu'il n'est pas nécessaire de comparer chaque ligne de la traduction avec le passage correspondant de l'original, mais qu'il faut comparer l'oeuvre entière avec l'original.

Il se prononce également pour la compensation - la traduction devrait comprendre le même nombre de beaux passages que l'original, mais pas nécessairement au même endroit. (Bassnett, Lefevere, 1992 : 37)

Antoine Prévost (1697-1763), romancier et traducteur français. Il a traduit le roman *Pamela* de Samuel Richardson en français en 1760. Dans la préface à cette traduction, il écrit: « J'ai supprimé certaines coutumes anglaises qui pourraient choquer d'autres nations, ou je les ai fait conformes aux us et coutumes prévalant dans le reste de l'Europe. » « Je n'ai pas changé l'intention de l'auteur ni trop la manière d'exprimer cette intention ; j'ai seulement supprimé certaines descriptions excessives, certaines conversations inutiles... ». Le résultat : sept volumes anglais étaient ainsi réduits en quatre dans la traduction française.

(Bassnett, Lefevere, 1992 : 39)

A.IV. Le classicisme anglais - George Chapman, John Dryden, Alexander Pope, Alexander Fraser Tytler

En Angleterre, les théories de la traduction datent notamment de la moitié du XVII^e siècle et sont influencées par la tradition française des belles infidèles. En Angleterre, ainsi que dans plusieurs pays européens de l'époque continue la traduction des oeuvres importantes (entre lesquelles notamment la Bible et les classiques antiques) en langues nationales.

Les idées de Dolet étaient reprises par **George Chapman** (1559-1634), grand traducteur d'Homère. On peut lire dans la dédicace de *Seven Books* (1598) : Un bon traducteur doit observer les phrases, les figures et les formes proposées par l'auteur, ainsi que le sens profond et le beau style, et les orner avec les figures et formes rhétoriques adaptées à la langue d'arrivée.

La théorie de Chapman est exposée plus clairement encore dans son *Épître au Lecteur* de sa traduction de l'Illiade. Selon Champan, le traducteur doit :

1. Éviter de rendre le texte mot pour mot.
2. Chercher à saisir l'esprit de l'original.
3. Éviter les traductions trop libres, en s'appuyant sur l'étude d'autres versions et gloses existantes.

La doctrine platonique de l'inspiration divine de la poésie eut des répercussions importantes sur l'activité des traducteurs : l'esprit et la tonalité du texte original pouvaient être recréés dans un autre contexte culturel. Le traducteur effectue une transposition du texte original, tout en ayant la responsabilité envers l'écrivain de l'original et envers le public d'arrivée. (Bassnett, 2009 : 80-81)

La traduction des auteurs classiques s'est développée en France notamment entre 1625 et 1660, période du grand classicisme français et de l'essor du théâtre français basé sur les trois unités aristotéliennes. Les écrivains et théoriciens français étaient à leur tour traduits en anglais.

John Dryden (1631-1700), poète et traducteur des classiques (Virgile, Ovide), domine dans l'introduction des modèles traductifs, exposés soit par ses traductions, soit par les préfaces de celles-ci qui sont lieu privilégié pour les réflexions théoriques sur la traduction. Les pensées essentielles de Dryden sont précisées dans sa préface aux *Epîtres d'Ovide* (1680), dans laquelle il distingue trois modèles de traduction :

1. *La métaphore* : l'auteur est rendu mot pour mot et ligne pour ligne, d'une langue à l'autre.

2. *La paraphrase* ou « traduction avec largeur » : traduction selon le sens proposée par Cicéron.

3. *L'imitation* : le traducteur s'éloigne du texte original de manière qu'il juge utile.

Dryden préfère personnellement *la paraphrase* qu'il considère comme le modèle le plus équilibré. Le traducteur doit en plus correspondre à plusieurs critères : pour traduire poésie, il faut être poète, comprendre les deux langues, comprendre l'esprit et les spécificités de l'auteur de départ, et enfin se conformer aux canons esthétiques de sa propre époque. Dryden propose la métaphore du traducteur-peintre portraitiste, qui a eu beaucoup de succès à son époque, au XVIII^e siècle, et selon laquelle le peintre a le devoir d'exécuter un portrait ressemblant à l'original. Dans son *Dédicace d'Énéïs* (1697), Dryden affirme d'avoir suivi le critère de la modération et de s'être maintenu « entre les deux extrêmes, la paraphrase et la traduction littérale ». Pourtant, suivant en cela les modèles français, il déclare d'avoir aussi modernisé la langue du texte de départ : « Je me suis efforcé de faire parler Virgile un anglais que lui-même aurait parlé s'il était né en Angleterre de notre époque. » (Bassnett, 2009 : 86-87) Dryden reprend essentiellement le thème du latin considéré comme langue supérieure à l'anglais. Il situe dans cette supériorité les difficultés qu'il a eues à résoudre et qui sont essentiellement d'ordre lexical et phonologique. Le latin lui est apparu comme beaucoup plus riche que l'anglais, et à cela est associé le problème de redondances. Il a été frappé par la beauté des sonorités latines et des rythmes, qu'il estime ne pas avoir pu préserver. C'est pourquoi il est allé parfois jusqu'à emprunter des mots et à latiniser son anglais, justifiant son action par une image qui a son origine dans les préoccupations des humanistes : le traducteur fait commerce avec les vivants et les morts pour l'enrichissement de sa langue. (On croirait déjà entendre certains théoriciens allemands de l'époque romantique.)

À la même tradition de pensée que Dryden appartient **Alexander Pope** (1688-1744, traducteur d'Homère, *Illiade* en anglais), adepte de la voie moyenne, qui souligne l'importance d'une lecture attentive du texte de départ pour repérer les détails du style, et pour pouvoir maintenir le « feu » du poème, et **Alexander Fraser Tytler** (1747-1813, d'origine écossaise, qui a formulé des pensées semblables dans son *Essay on the Principles of Translation*, 1791), cité par Susan Bassnett (1980) comme la première étude systématique en anglais du processus de traduction. (Nergaard, 1993 : 40) Tytler estime que le traducteur doit respecter le style de l'auteur, mais a le droit de corriger l'original quand sa formulation lui semble incorrecte ou inexacte. Le traducteur doit éclaircir le sens. Si l'auteur faiblit, le traducteur doit le redresser, lui redonner le souffle.

Voici trois principes fondamentaux formulés par Tytler : *Essay on the Principles of Translation* (1791) :

1. La traduction devrait être une transcription / reproduction complète des idées de l'oeuvre originale.
2. Le style de l'écriture de la traduction devrait être du même caractère que celui de l'original.
3. La traduction devrait avoir le caractère aussi naturelle que l'oeuvre/ la composition originale.

Tytler lui aussi compare le traducteur au peintre qui, ne pouvant utiliser les mêmes couleurs de l'original, doit quand même donner à son tableau la même force et la possibilité de produire le même effet.

Dr Johnson (1709-1784) dans son oeuvre *Life of Pope* (1779-1780), en discutant la question des ajouts en traduction, commente le problème de la manière suivante : les ajouts sont souhaitables si l'on gagne ainsi en élégance. «L'objectif de l'écrivain est d'être lu». Dr Johnson dit à propos de Pope qu'il a écrit pour son époque et pour sa propre nation. (Bassnett, 1992 : 61)

La théorie de la traduction de Dryden à Tytler s'occupe notamment du problème de la recreation de l'esprit essentiel, de la nature de l'oeuvre d'art. (Bassnett, 2009 : 90-91)

Certains théoriciens et praticiens anglais du XVIII^e siècle mettent l'accent sur l'identification avec l'auteur et sur la part de recreation intervenant dans toute traduction littéraire réussie. (Ballard, 1992 : 123)

Vers la fin du dix-huitième siècle et notamment au début du siècle suivant apparaît, dans le domaine de la traduction littéraire et philosophique, l'approche herméneutique. Celle-ci est caractéristique pour les grands traducteurs romantiques anglais (et allemands) et est liée en partie avec le changement du concept du rôle de l'individu dans la société à l'époque du romantisme. (Bassnett, 1992 : 39)

A.V. Le classicisme et le romantisme allemand - Johann Christoph Gottsched, Johann Wolfgang Goethe, Wilhelm von Humboldt, Friedrich von Schleiermacher

L'Allemagne au XVII^e siècle semble poursuivre encore la tradition établie par Luther qui est d'acclimater le texte de départ à la langue d'arrivée. Dans le prolongement de la tradition de la Renaissance, la traduction est considérée comme un enrichissement culturel et linguistique, mais il faut se garder des emprunts et des calques. Il ne faut pas que la langue étrangère perce au travers de la langue maternelle, celle-ci doit s'améliorer de l'intérieur.

Au XVIII^e siècle **Johann Christoph Gottsched (1700-1766)**, théoricien littéraire et traducteur allemand, professeur de poésie à l'université de Leipzig, il est sans doute l'un des derniers représentants de l'influence française. Il voulait épurer la littérature allemande en s'inspirant de la littérature française. Son texte de 1751 est une réflexion à partir de sa traduction de l'*Art poétique* d'Horace. Il analyse ses difficultés : la syntaxe emphatique du latin, le style souvent elliptique, les mots se référant à des objets et des situations d'une autre époque. Il note avec précision la différence de concentration existant entre les deux textes : sept cents vers allemands pour cinq cents vers latins.

Dans son traité *Kritische Dichtkunst* (l'Art poétique critique, 1743), il expose les bienfaits de la traduction : « Traduire signifie [pour l'écrivain] la même chose que copier un modèle pour un débutant en peinture. Les grandes oeuvres des plus grands maîtres sont copiées volontairement par des artistes médiocres ou par les débutants [...]. Pendant qu'ils copient l'image, ils observent avec une grande attention tous les détails de l'original [...]. Ainsi, ils font des centaines de brouillons [...] et ils apprennent des centaines de techniques, de manières de faire, qu'ils n'auraient autrement jamais découvert par eux-mêmes. Leur main devient ainsi assez habile pour pouvoir guider le pinceau avec plus de confiance. La même chose vaut pour le traducteur. » (Bassnett, Lefevre, 1992 : 57)

La traduction représente pour l'écriture ce que les copies des modèles représentent pour les peintres. La copie est l'occasion d'une étude détaillée de l'art ainsi que d'une observation des règles et des techniques que l'étudiant aurait sans cela laissé passer à une simple lecture. La traduction accroît la perception des mots. Pour se former il est conseillé de prendre des traductions réalisées par les érudits, de les observer et de les comparer avec les originaux en fonction des principes énoncés.

Au milieu du XVIII^e siècle se dessine une réaction contre le type de traduction française classique : naturalisation du texte de départ par son adaptation aux normes de la civilisation et

de la langue d'arrivée. Selon Antoine Berman, la théorie allemande de la traduction se construit consciemment contre les traductions à la française.

Goethe (1749-1832) parle de trois sortes de la traduction (correspondant chacune plus ou moins à une époque d'évolution culturelle nationale) dans le *West-Östlicher Diwan* (1819) :

1) La première *manière de traduire* [aujourd'hui, on aurait plutôt dit une *stratégie globale* du traducteur] nous permet de faire la connaissance des pays étrangers en nos propres termes. Une simple traduction prosaïque est la meilleure solution dans cette perspective. Si la prose efface toutes les particularités dans toute sorte d'art poétique, elle rend le plus grand service au début en nous surprenant par l'excellence étrangère et en nous touchant au fond de notre existence quotidienne, autochtone. La traduction de la Bible en allemand par Luther peut produire cet effet toujours.

2) La deuxième époque/ manière de traduire est celle dans laquelle le traducteur cherche seulement à s'appropriier le contenu étranger et à le reproduire selon sa propre raison, par ses propres paroles. C'est ce qu'on peut appeler l'époque parodistique parce que les traducteurs d'une telle époque s'approprient par la substitution les oeuvres étrangères, ils absorbent leur contenu mais le reproduisent ensuite par leurs propres mots. P. ex. les Français [contemporains de Goethe] utilisent cette méthode dans leurs traductions de toutes sortes d'oeuvres poétiques (Delille), en Allemagne, ce sont les traductions de Wieland. C'est le souci de plaire à ses contemporains, de s'appropriier l'étranger qui caractérise cette manière de traduire.

3) La troisième époque / manière de traduire, la dernière et la plus élevée est caractérisée par l'effort d'atteindre l'identité parfaite entre le texte original et le texte traduit, qui doit se réaliser au moyen de la fusion entre l'unicité (l'originalité) du texte source et la nouvelle forme et structure (celle de la langue cible). L'exemple de cette étape est selon Goethe Voss et sa traduction d'Homère. Ce type de traduction avait à surmonter la plus grande résistance (des lecteurs), parce que le traducteur qui s'attache à son original abandonne plus ou moins l'originalité de sa propre nation ; il faut que le goût du public [cible] s'y habitue d'abord afin que ce type de traduction soit accepté par la majorité des lecteurs. P. ex. Voss n'a pas pu satisfaire le public quand il commença à traduire, mais grâce à ses traductions, le public est petit-à-petit devenu réceptif à ce genre de traductions. (Bassnett, Lefevere, 1992 : 75-77)

Dans ses *Écrits sur la littérature* (*Schriften zur Literatur*, 1824), Goethe dit : « le traducteur est un médiateur dans le commerce spirituel général » ; « le traducteur a choisi cette tâche pour faire avancer cet échange d'idées dans l'humanité ».

« Souvent, les traducteurs utilisent leurs traductions pour influencer l'évolution de la poésie de leur époque. » Selon Schlegel, « nos meilleurs oeuvres dramatiques [oeuvres allemandes] étaient écrites complètement en suivant les modèles français » et il recommande de « s'inspirer de Shakespeare comme d'un antidote pour le théâtre allemand ». L'autre tendance, l'*acculturation*, était celle pratiquée par les Français de l'époque : par exemple Antoine Houdar de la Motte réduisit les vingt-quatre livres de l'*Illiade* en douze dans sa traduction de 1714 ; selon Goethe, c'était la conséquence du fait qu'il lut l'original sous l'optique du genre dominant à son époque, à savoir la tragédie. (Bassnett, Lefevere, 1992 : 25-26)

L'Allemagne entre la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle, en tant qu'époque d'un grand essor philosophique et littéraire, constitue un terrain particulièrement propice à la réflexion sur la traduction. Celle-ci est abordée comme un problème herméneutique et philosophico-linguistique. Les écrivains, philosophes et poètes allemands réalisent à cette époque un nombre considérable de traductions de classiques : **Friedrich Schleiermacher** (1768-1834) traduit Platon, **August Wilhelm Schlegel** (1767-1845) traduit Shakespeare, Cervantes et Pétrarque, **Wilhelm von Humboldt** (1767-1835) traduit Sophocle. Selon Friedrich Schlegel (1772-1829), la traduction est plutôt une catégorie de pensée, au lieu de représenter une simple activité liée au langage et à la littérature. La traduction est perçue en général comme source de croissance et d'enrichissement de la langue et de la culture nationale [allemande]. La traduction est présentée comme une rencontre entre langues et cultures, une rencontre dans laquelle le lecteur devrait faire un effort pour aller à l'encontre de la diversité du texte et de la langue étrangère. La tâche du traducteur est donc d'orienter sa propre langue vers la langue étrangère, vers le caractère idiomatique et le style de l'original. Pour Humboldt, la traduction a le sens lorsqu'elle réussit à « faire acquérir à la langue et à l'esprit de la nation ce qu'elle ne possède pas ou ce qu'elle possède d'une manière différente. » (Nergaard, 1993 : 41-42)

Selon Friedrich Schleiermacher, il peut y avoir deux attitudes par rapport au texte à traduire : « soit le traducteur laisse l'auteur de l'original le plus tranquille possible et oblige le lecteur d'aller à l'encontre de l'étrangéité du texte original, soit le traducteur laisse le lecteur le plus tranquille possible en approchant le texte étranger à la langue et au style du contexte d'arrivée ». Seulement la première démarche est authentique selon Schleiermacher. Étant donné que les traductions ont pour la culture allemande de l'époque la tâche d'importer les styles et les genres qui pourraient être imités, il semble naturel que domine l'attitude de fidélité au caractère profond de l'original, où l'auteur est laissé en paix.

La traduction est traitée non seulement comme une transposition de mots et de phrases, mais de cultures, dont chacune représente sa propre vision du monde. Le concept même de la vision du monde est en soi très important chez Humboldt : « La parole est l'organe constitutif de la pensée ». Traduire signifie pour Wilhelm von Humboldt « passer d'un territoire doté d'une conception ou image déterminées du monde à une autre, qui est caractérisée différemment ». (Nergaard, 1993 : 42-43)

Cette idée de l'influence réciproque du langage sur les opinions et des opinions sur le langage, qui n'a pas été beaucoup discutée comme problème particulier pour la traduction jusqu'à la moitié du XVIII^e siècle, deviendra dorénavant très à la mode, et aura pour conséquence une autre idée, celle de l'*intraduisibilité* : ou bien, l'idée que la transposition de ces différents mondes soit impossible entre les langues différentes. Pourtant, l'idée que la diversité entre les langues comporte aussi une diversité radicale entre les façons de voir le monde, thèse soutenue par les théoriciens romantiques allemands et ensuite par des linguistes « relativistes » tels que Edward Sapir et Benjamin Whorf, personne d'entre eux n'a pas tiré de cette thèse la conclusion radicale de l'impossibilité de la traduction. Nous assistons cependant, dès ce moment, à la naissance de l'opinion que la différence irréductible des langues est la condition nécessaire de l'existence de la traduction.

L'incommensurabilité des langues est interprétée d'une manière optimiste par Walter Benjamin ou par Roman Jakobson qui, dans son célèbre essai sur la traduction soutient l'idée que « les langues diffèrent essentiellement par ce qu'elles *doivent* exprimer, et non pas par ce qu'elles *peuvent* exprimer » (Jacobson, 1963 : 84).

Humboldt lui-même attribuait une valeur positive à la différence substantielle entre les langues, en trouvant en son maintien à travers la transposition, la raison d'être de la traduction: « La traduction a atteint ses fins ultimes si elle fait sentir l'étranger ». (Nergaard, 1993 : 44-45)

August Wilhelm Schlegel (1767-1845), critique, traducteur, historien littéraire allemand, réfléchit ainsi sur la traduction, dans sa lettre à Monsieur Reimer (1828) : « Quel est l'objectif de la recreation poétique ? Je pense qu'elle doit procurer à ceux qui n'ont pas l'accès à l'original, l'appréciation de celui-ci aussi pure et ininterrompue que possible. Le traducteur ne devrait pas ressusciter en notes les problèmes qu'ils avaient déjà résolus dans le texte. » « Il est également utile d'accompagner la traduction qui risque de dépayser beaucoup le lecteur, d'une introduction, comme par exemple la traduction de Roméo et Juliette de Shakespeare en

allemand par Schlegel ; dans chaque pièce de Shakespeare, le lecteur est transporté dans un monde étranger, auquel il doit s'acclimater d'abord. » (Bassnett, Lefevere, 1992 : 66)

Wilhelm von Humboldt (1767-1835)

Après des études scientifiques, ainsi que de grec et de français, il reçoit une introduction à la philosophie et en administration. Il étudie durant trois semestres la philologie et les sciences à l'université de Göttingen avec Georg Christoph Lichtenberg et lit Emmanuel Kant, dont la première des trois critiques, la Critique de la raison pure inspirera sa pensée grammaticale, la deuxième et la troisième son anthropologie et son esthétique. Humboldt était l'ami de Goethe et surtout de Friedrich Schiller. Ces deux poètes lui inspirèrent des réflexions esthétiques souvent novatrices.

De 1797 à 1799, Humboldt vécut à Paris. À la fin de son séjour parisien, il voyage en Espagne et surtout au Pays basque. Il découvre ainsi la langue et la culture basques. C'est pour lui l'occasion de mettre en place, avec cent cinquante ans d'avance, les principes de la description linguistique moderne : l'étude des langues en synchronie, l'étude descriptive et non prescriptive, l'importance du corpus et des informateurs ainsi que l'importance de catégories grammaticales décrivant précisément les phénomènes propres à la langue étudiée, ce qui le conduit à rejeter la pertinence des catégories de la grammaire latine pour une langue comme le basque. Plus tard (1827-1829), il tentera de repenser dans toute sa généralité la grammaire universelle.

De ses travaux, on a principalement retenu *sa philosophie de la langue*, qui est mise en avant par Ernst Cassirer dans sa philosophie des formes symboliques, mais aussi ce que l'on a appelé *l'hypothèse humboldtienne*, qui se rejoint avec l'hypothèse Sapir-Whorf, laquelle veut que les catégories de la langue parlée prédéterminent nos catégories de pensée. Chaque langue renfermerait une vision du monde irréductible. Humboldt s'intéressait particulièrement à la dimension universelle du langage. Ce n'est que dans la langue que la pensée peut prendre conscience d'elle-même. Le mot confère à la pensée l'objectivité, sans pourtant se séparer des forces de la subjectivité, puisque le mot n'existe que dans la mesure où il est compris. On met également souvent l'accent sur sa typologie des langues (langues à flexion - sanscrit, grec, latin, russe, allemand ; langues agglutinantes - basque, turc, finnois, hongrois ; langues incorporantes - nahuatl ; et langues isolantes - chinois).

Friedrich Schleiermacher (1768-1834), théologien protestant et philosophe allemand, traducteur de Platon, auteur de l'essai *Des différentes méthodes du traduire* (*Conférence lue le*

24 juin 1813 à l'Académie Royale Des Sciences de Berlin.), traduit par Antoine Berman, Éd. du Seuil, 1999, pp. 31-57, cité à partir du site : http://www.philo5.com/Les%20philosophes%20Textes/Schleiermacher_MethodesDuTraduire.htm

Tout homme forme la langue

N'avons-nous pas souvent besoin de traduire le discours d'une autre personne tout à fait semblable à nous mais dont la sensibilité et le tempérament sont différents? [...] Plus encore : nous devons nous-mêmes traduire parfois nos propres discours au bout de quelque temps si nous voulons de nouveau nous les approprier convenablement. [...]

[Mais] restons-en aux traductions d'une langue étrangère vers la nôtre. [...] nous pouvons distinguer deux domaines différents [...] L'interprète, [qui] exerce son office dans le domaine des affaires [et] le véritable traducteur essentiellement dans le domaine de la science et de l'art. [...] Dans la vie des affaires, [...] la traduction est une activité quasiment mécanique [...] mais en ce qui concerne les produits de la science et de l'art, il faut, si l'on veut les transplanter d'une langue à l'autre, tenir compte de deux choses qui changent complètement le rapport. [...] plus les langues sont distantes par leur origine et le temps, plus il devient difficile de trouver dans une langue un mot auquel correspond exactement un mot d'une autre langue, et aucun type de flexion d'une langue ne recouvre exactement la même multiplicité de rapports que l'autre. [...] La situation est tout autre dans le domaine de l'art et de la science, et partout où domine la pensée, qui est *une* avec le discours, et non la chose, pour laquelle le mot est peut-être un signe arbitraire, mais fermement établi. [...].

La seconde chose qui fait du traduire authentique une tout autre affaire que la simple transposition orale est la suivante. Partout où le discours n'est pas totalement lié à des objets visibles ou à des faits extérieurs qu'il suffit d'énoncer, partout où celui qui parle pense de manière plus ou moins indépendante, et veut par conséquent s'exprimer, il se trouve vis-à-vis de la langue dans un rapport double, et son discours n'est correctement compris que dans la mesure où ce rapport l'est aussi. Chaque homme, pour une part, est dominé par la langue qu'il parle ; lui et sa pensée sont un produit de celle-ci. Il ne peut rien penser avec une totale précision qui soit hors de ses limites ; la forme de ses concepts, le mode et les limites de leur combinabilité sont tracés au préalable par la langue dans laquelle il est né et a été élevé ; notre entendement et notre fantaisie sont liés à celle-ci. Mais, par ailleurs, tout homme pensant librement, de manière indépendante, contribue à former la langue. [...] C'est pourquoi tout

discours libre et supérieur demande à être saisi sur un double mode, d'une part à partir de l'esprit de la langue dont les éléments le composent, comme une exposition marquée et conditionnée par cet esprit, engendrée et vivifiée par lui dans l'être parlant ; d'autre part il demande à être saisi à partir de la sensibilité de celui qui le produit comme une œuvre sienne, qui ne peut surgir et s'expliquer qu'à partir de sa manière d'être.

Paraphraser, imiter ou traduire véritablement

Ainsi considérée, la traduction n'apparaît-elle pas comme une entreprise un peu folle? C'est pourquoi, désespérant d'atteindre ce but, ou, si l'on veut, avant même d'être parvenu à le penser clairement, on a inventé, non par véritable sens de l'art de la langue, mais par nécessité spirituelle et par habileté intellectuelle, deux autres manières de connaître les œuvres des langues étrangères, qui tantôt se débarrassent violemment de ces difficultés, tantôt les contournent, mais en abandonnant complètement l'idée de la traduction ici proposée ; ce sont **la paraphrase et l'imitation**. **La paraphrase** veut éliminer l'irrationalité des langues, mais de façon purement mécanique. [...]

L'imitation, en revanche, se plie à l'irrationalité des langues ; [mais] n'est plus l'œuvre même, l'esprit de la langue d'origine n'y est plus présenté et agissant [...].

La paraphrase est davantage utilisée dans le domaine des sciences, l'imitation dans celui des beaux-arts [...] aucun des deux, à cause de la distorsion même de ce concept qu'il représente, ne peut être examiné ici plus en détail ; ils ne figurent ici que comme des points limites du domaine qui nous concerne.

Mais alors, quels chemins [...] prendre [...] ? À mon avis, il n'y en a que deux. *Ou bien le traducteur laisse l'écrivain le plus tranquille possible et fait que le lecteur aille à sa rencontre, ou bien il laisse le lecteur le plus tranquille possible et fait que l'écrivain aille à sa rencontre.* [...] La première traduction est parfaite en son genre quand l'on peut dire que, si l'auteur avait appris l'allemand aussi bien que le traducteur le latin, il aurait traduit son œuvre, originellement rédigée en latin, comme l'a réellement fait le traducteur. L'autre, en revanche, ne montrant pas comment l'auteur aurait traduit, mais comment il aurait écrit originellement en allemand et en tant qu'Allemand [...]. Suivent cette méthode, évidemment, tous ceux qui utilisent la formule selon laquelle on doit traduire un auteur comme il aurait lui-même écrit en allemand.

[...] La première est une compréhension scolaire qui s'ouvre un passage gauchement, laborieusement et presque avec répugnance, à travers chaque phrase, et pour cette raison ne parvient jamais à la claire intuition du tout, à la vivante compréhension de

l'ensemble. [...] Mais il y a encore une autre compréhension qu'aucun traducteur n'est capable de reproduire [...] [Nous] Pensons à ces hommes [qui] se situent complètement du point de vue de la vie de l'esprit, à l'intérieur d'une autre langue et de ses produits, et, lorsqu'ils se livrent à l'étude d'un monde autre, laissent leur propre monde et leur propre langue leur devenir complètement étrangers [...]. La traduction est donc liée à un état des choses qui se trouve à mi-chemin entre les deux, et le traducteur doit se donner pour but de fournir à son lecteur une image et un plaisir semblables à ceux que la lecture de l'œuvre dans la langue d'origine procure à l'homme cultivé [...] et qui [...] continue à percevoir la différence entre la langue dans laquelle elle est écrite et sa langue maternelle.

A.VI. Angleterre, Allemagne, Espagne, France, XIX^e siècle - première moitié du XX^e siècle ; Walter Benjamin, José Ortega y Gasset, Valéry Larbaud

Angleterre

Deux tendances opposées peuvent être remarquées au début du XIX^e siècle : 1) la traduction vue comme catégorie de pensée, avec le traducteur considéré comme un génie créateur qui est en contact direct avec le génie de l'original, et qui sert à enrichir sa littérature et sa langue nationales, et 2) la traduction vue comme une activité mécanique dont la fonction est de "faire connaître" un auteur ou un texte. Vers la fin du XIX^e siècle, l'attention des traducteurs se déplace vers l'exactitude technique. (Bassnett, 1992 : 65-66)

Selon **John Hookham Frere** (1769-1846), diplomate et traducteur britannique, « la langue de la traduction devrait être, dans la mesure du possible, un élément pur, impalpable et invisible, le médium de pensée et de sentiment, et rien de plus » ; « la langue ne devrait jamais attirer l'attention sur elle-même ». C'est ce que Hookham exprime dans la préface à sa traduction d'Aristophane (1840). (Bassnett, Lefevre, 1992 : 40-41) Cette opinion est en opposition directe avec les romantiques et post-romantiques allemands et britanniques :

Le post-romantisme : Friedrich Schleiermacher a proposé la création d'un sous-langage spécial à l'usage des traducteurs ; cette idée fut suivie et partagée par quelques traducteurs anglais, comme F. W. Newman, Thomas Carlyle, ou William Morris. (Bassnett, 1992 : 67)

Les traductions de **William Morris** (1834-1896), traducteur de *l'Odyssée* d'Homère ou de *l'Énéide* de Virgile, se caractérisent par un langage archaïsant, difficile à lire. Le lecteur est invité à rencontrer, à connaître à travers l'étrangéité du texte traduit, l'étrangéité de la société dont émane le texte original.

Voici d'autres traducteurs anglais de la période victorienne :

Thomas Carlyle (1795-1881) a beaucoup employé les structures syntaxiques élaborées typiques pour l'allemand, dans ses traductions de l'allemand.

Dante Gabriel Rossetti (1828-1882) dans sa *Préface* de *Early Italian Poets* (1861) déclare que « le seul motif valable pour mettre un poète en une langue moderne doit être de doter une nation moderne, dans la mesure du possible, d'une beauté supplémentaire », même lorsque les originaux ont été souvent obscurs et imparfaits. (Cela justifierait les « améliorations » du texte de la part du traducteur.)

Les traducteurs anglais de cette époque-là se caractérisent par le respect de l'original. Ils font des traductions souvent archaïsantes, destinées à une minorité de lecteurs. D'où la conception de la traduction comme d'une activité pouvant intéresser peu de monde.

Ces traducteurs partagent en général une attitude élitiste envers la traduction : le traducteur est celui qui enrichit la littérature et la langue cible, il aide le lecteur à comprendre le texte source. La traduction est censée servir d'instrument pouvant faciliter la lecture de l'original : le style, l'élégance de l'écriture du traducteur sont considérés comme étant de moindre importance, ce qui mènerait paradoxalement à une certaine dévalorisation de la traduction (au sein de la culture anglaise de l'époque, mais aussi probablement des époques suivantes).

Henry Wadsworth Longfellow (1807-1881) ajoute une autre dimension à la réflexion traductologique : le traducteur doit reporter ce que l'auteur dit et aussi comment il le dit, mais sa tâche n'est pas d'expliquer ce que l'auteur veut dire (cela est le rôle du commentateur) ; il est donc partisan de la traduction fidèle, adéquate. (Bassnett, 1992 : 68)

Allemagne

Walter Benjamin (1892-1940)

philosophe, historien de l'art, critique littéraire, critique d'art et traducteur (notamment de Balzac, Baudelaire et Proust) allemand de la première moitié du XX^e siècle, rattaché à l'école de Francfort.

<http://www.erudit.org/revue/meta/2000/v45/n4/002221ar.pdf>:

«Écrit en 1921 et publié en 1923 comme préface à la traduction allemande des *Tableaux parisiens* de Baudelaire, l'essai sur la traduction de Walter Benjamin (*Die Aufgabe des Übersetzers*) figure sans conteste parmi les textes phares en épistémologie de la traduction. Jusqu'à la publication des retraductions anglaise et française qui paraissent dans le numéro spécial de la revue *Meta*, (XLV, 4, 2000) consacré à Benjamin et à son célèbre essai (ce numéro spécial était aussi dédié à la mémoire de **Robert Larose**, 1951-1997, co-fondateur de TTR, auteur des *Théories contemporaines de la traduction*, 1989, et professeur de traduction à l'Université de Montréal), le public français avait surtout eu accès à la traduction de Maurice de Gandillac (« La tâche du traducteur », 1971).

Plutôt que d'être associé à la traduction de Baudelaire avec laquelle il était d'abord publié, on a souvent fait lien entre ce texte et un autre essai de Benjamin, *Sur le langage en général et sur le langage humain* (1916), où il pose le langage comme expression d'une essence spirituelle qui se communique dans le langage mais n'est pas le langage même, qui se distingue de lui. (Ballard, 1992 : 253)

Il s'agit d'un texte très complexe, d'une lecture et d'une interprétation difficile, et qui a été beaucoup commenté par la suite. L'essai a suscité surtout un grand intérêt des poststructuralistes qui en sont restés assez influencés. La réflexion poststructuraliste sur la

traduction s'est constituée, avant tout dans les travaux des déconstructionnistes tels que Jacques Derrida ou Paul De Man (1979, 1986), comme un commentaire de ce texte de Walter Benjamin.

Pour l'interprétation, et donc aussi pour la traduction d'une oeuvre, Benjamin refuse complètement l'esthétique de la réception : l'oeuvre artistique n'est pas adressée à celui qui la reçoit et une traduction n'est jamais adressée aux lecteurs qui ne sont pas capables de comprendre l'original. Benjamin pose donc l'inutilité de prendre en compte un récepteur, fût-il idéal. (Ballard, 1992 : 255) La transmission de l'information est donc sans importance selon le philosophe allemand : une traduction doit saisir l'essence de l'oeuvre, la faire survivre, la faire durer dans le temps. En saisissant l'essence, le traducteur peut libérer cette langue qui est renfermée et présente primordialement en chaque langue, et qu'il appelle le *pur langage*.

Il semble que Benjamin ait rêvé d'une langue paradisiaque, soit d'une langue originale perdue après l'écroulement de la Tour de Babel. La tâche du traducteur est de reconstruire, recréer La langue. La traduction a donc un rôle important car à travers elle, on peut refaire l'unité entre les langues, qui sont comme morceaux d'un seul vase, qui appartiennent toutes à une autre langue plus grande. (Nergaard, 1993 : 48-49)

Réécriture de *La Tâche du traducteur* par Jacques Derrida : "Psyché, Inventions de l'autre (tome 1)", Ed. Galilée, 1987, p. 224 - Les tours de Babel, <http://www.idixa.net/Pixa/pagixa-1006211837.html> :

«Les langues ne sont pas étrangères les unes aux autres. Abstraction faite de leurs relations historiques, elles sont toutes, *a priori*, apparentées. Il y a entre elles un rapport intime, dissimulé, qu'aucune traduction ne peut révéler complètement mais dont témoigne la traductibilité des textes. Dans ce rapport se cache le vrai ou *pur langage*. Il est impossible de le créer, mais il est possible de le représenter en germe.

Une traduction doit attester de la façon la plus exacte possible de la parenté entre les langues. Elle n'a pas de prétention à l'objectivité, elle ne reflète pas l'original, ne lui ressemble pas. Elle est une mutation, un renouveau du vivant, une modification de l'original même, qui continue à mûrir à travers elle. De génération en génération, les mots changent de sens, les subjectivités évoluent. En traduisant l'oeuvre, on tient compte de ce processus historique et fécond. Ce ne sont pas deux langues mortes qui sont mises en relation, c'est la parole de l'écrivain qui poursuit son enfantement. L'enjeu de la traduction est moins la réception ou la reproduction du texte que sa survie.

Quelle est la tâche du traducteur? Ce n'est pas d'adapter le contenu d'une oeuvre à de nouveaux lecteurs, ceux qui ne comprennent pas la langue d'origine, car l'oeuvre elle-même

(l'original) ne s'adresse pas aux lecteurs. C'est de s'acquitter d'une dette. Restituer le sens de l'oeuvre ne suffit pas. Il faut exhiber le langage dans sa pureté magique, mystérieuse. Ce n'est pas une transposition dans une autre langue, c'est une création.

Toute traduction étant imparfaite, il en faut toujours d'autres : autant de langues, autant de traductions, autant de différenciations. Contrairement au serpent de la bible, dont la connaissance est sans nom, l'homme peut imiter le verbe créateur de manière créative. S'il suit le chemin proposé par le serpent, il commet une faute : faire du langage un système de signes ou de jugements purement imitatif.

(Par la traduction, le langage humain fait passer le langage des choses, anonyme et muet, en noms et paroles)

Quelle est la tâche du traducteur? Pour éveiller dans une autre langue l'écho de l'original, il doit découvrir l'intention cachée dans le texte. Il ne s'agit pas de l'intention naïve et intuitive de l'écrivain, mais de celle qui est inscrite sous forme ultime, dérivée, idéale, dans l'oeuvre singulière. Elle ne se situe pas dans la langue de l'original, dans les phrases et jugements pris un par un, mais dehors, dans le langage vrai. Toute pensée s'efforce de révéler l'ultime secret de ce langage, qui lui-même est silencieux.

Tout doit tendre à la *restitution du sens*. Pour y accéder, la fidélité et la liberté sont tous deux nécessaires. Apparemment, elles sont contradictoires. Une traduction littérale peut trahir le sens, et une liberté débridée peut être incompatible avec sa restitution. Ce qui compte est la visée : rendre reconnaissable le texte comme fragment d'un langage plus grand, exprimer le désir d'une complémentarité des langues, laisser passer l'incommunicable qui est en toute oeuvre et en toute langue. S'il n'y a pas que du langagier ou du communicable dans l'oeuvre, il faut exercer sa liberté pour transposer le pur langage qui y est captif, et le libérer dans sa propre langue, dont les barrières sont brisées.

(Dans les traductions se cache le langage vrai, qui n'est pas l'original mais le lieu où toutes les langues tombent d'accord, même si les phrases ne parviennent pas à s'entendre)

Les mauvaises traductions ont deux caractéristiques : elles cherchent à transmettre un message, et elles prétendent servir le lecteur. Mais si l'oeuvre est traductible, ce n'est pas pour être communiquée. C'est du fait de son essence, de son exigence intérieure, qui ne dépendent pas du lecteur. La traductibilité tient à la vie et à la survie de l'oeuvre. Elle n'est pas la conséquence de sa popularité, ni de la plus ou moins grande facilité de la traduction.

Elle tient à la *traductibilité de principe* des oeuvres, qui est leur loi, même si en pratique elles ne sont jamais traduites.

Si l'on peut traduire, c'est parce qu'il y a entre toutes les langues une parenté. Cette parenté ne tient pas à une ressemblance, mais à des intentions complémentaires, une visée commune aux différentes langues. C'est cette visée commune que Benjamin appelle le *pur langage* (ou le vrai langage), cette *pensée de Dieu* qui garantit la correspondance entre les langues. Quand deux langues désignent la même chose, elles ne le font pas exactement de la même façon, elles se complètent. Si l'on pouvait savoir à quelle distance se trouve chaque langue de ce langage pur, si l'on pouvait trouver un lieu où les langues se réconcilient et s'accomplissent, on atteindrait le terme messianique de l'histoire linguistique, celui qui permettrait la survie éternelle des oeuvres et la renaissance indéfinie des langues. Dans l'immédiat, une telle solution est refusée aux hommes. Il reste toujours, dans une oeuvre, un intouchable non transmissible.

(Une oeuvre littéraire est traductible par essence, car elle vise le langage pur, jusqu'alors dissimulé dans les langues)

Pour connaître une oeuvre, la connaissance du spectateur ne sert à rien. Il ne faut tenir compte ni d'un public déterminé, ni d'un récepteur "idéal", ni des conditions de la réception, mais seulement de l'essence de l'oeuvre, et accessoirement de l'essence de l'homme en général. Seules les mauvaises traductions cherchent à servir le lecteur. Les "bonnes" traductions ne visent que le contenu de l'oeuvre.

(Aucune oeuvre ou forme d'art ne s'adresse à quelque lecteur, spectateur ou auditeur que ce soit, car une oeuvre n'est ni un message, ni une communication)

Traduire, ce n'est ni recevoir, ni communiquer, ni représenter, ni reproduire. C'est un engagement, une responsabilité. Il faut s'acquitter d'une dette. Laquelle? Le traducteur est un héritier. On lui a fait don d'une semence, et il doit la rendre. Pour cela, il ne peut en rester à la restitution d'un sens [car cette restitution est impossible], son obligation va plus loin : il doit contribuer à la maturation de l'oeuvre, la faire vivre plus et mieux.

(La traduction n'est ni une réception, ni une communication, ni une reproduction d'un texte dans une autre langue : c'est une opération destinée à assurer sa survie comme oeuvre)

L'oeuvre [si c'est une oeuvre] *exige de survivre*. Il ne s'agit pas de se reproduire à l'identique, mais de laisser grandir et développer son héritage. Pour s'étendre vers d'autres langues [mais aussi pour se renouveler dans sa langue d'origine], il lui faut *un traducteur* à la fois fidèle et inventif, un traducteur dont la fonction ne serait pas [seulement] de rendre le

sens de l'original, mais de le faire fructifier, d'agrandir et d'altérer les deux langues, d'accomplir à partir de l'oeuvre un nouvel ensemble. On peut comparer cette tâche au contrat de mariage. Il promet la naissance d'un enfant, irréductible à une simple reproduction de ses parents, qui sera source lui-même d'invention et d'histoire. »

Espagne

José Ortega y Gasset (1883-1955) philosophe, sociologue, essayiste, homme de presse et homme politique espagnol. Il a consacré à la traduction l'essai *Miseria y Esplendor de la traducción* (1937), pendant son exil en Argentine. Ce texte a été publié dans un premier temps par « épisodes » dans le quotidien *La Nación* de Buenos Aires, et ensuite, en version intégrale, dans les oeuvres complètes de l'auteur (J. Ortega y Gasset, « Miseria y esplendor de la traducción », *Obras completas*, Madrid, *Revista de Occidente*, 1961, Tome V, 433-452.)

« Traduire n'est-il pas un désir irrémédiablement utopique ? Je m'approche chaque jours de plus de l'idée que tout ce que l'homme fait est une utopie.[...] Dans le champ intellectuel, il n'y a pas de tâche plus humble (que celle du traducteur) et malgré cela, plus immense. [...]Que fera le traducteur avec le texte rebelle ? Il renfermera l'écrivain traduit dans la prison du langage normal, donc il le trahira. Traduttore, traditore. » (Nergaard, 1993 : 181-183)

France

Valéry Larbaud (1881-1957), écrivain français, poète, romancier, essayiste, connaissant anglais, allemand, italien et espagnol. Il fit connaître les grandes oeuvres étrangères en France. Il a consacré au métier de traducteur, que lui-même exerça avec assiduité, un livre volumineux *Sous l'invocation de saint Jérôme* (Paris, Gallimard, 1946, 341 pp.).

Selon Mathieu Guidère, les traductologues français les plus marquants du XX^e siècle sont : Georges Mounin (1910-1993), Antoine Berman (1947-1991), Danica Seleskovitch (1921-2001), Henri Meschonnic, Jean-René Ladmiral, Marianne Lederer, Michel Ballard (Université d'Artois, Arras), Daniel Gile. (Guidère, 2010 : 30)

BIBLIOGRAPHIE

- ÁLVAREZ, Román, VIDAL, M. Carmen África (eds.) : *Translation, Power, Subversion*. Topics in Translation 8. Multilingual Matters Ltd, Clevedon, 1996.
- BALLARD, Michel : *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*. Presses Universitaires de Lille, 1992.
- BALLARD, Michel et D'HULST, Lieven (eds.) : *La Traduction en France à l'âge classique*. Presses Universitaires du Septentrion, Lille III, 1996.
- BASSNETT, Susan : *La traduzione. Teorie e pratica*. Strumenti Bompiani, Milano, 2009 (4a ed.) (1a ed. 1993).
- BASSNETT, Susan, TRIVEDI, Harish (eds.) : *Post-Colonial Translation. Theory and Practice*. Routledge, London / New York, 1999.
- BASSNETT, Susan : *Translation studies*. Routledge, London / New York, 1992 (1980).
- BENJAMIN, Walter : *La Tâche du traducteur* (1923). Traduit par M. de Gandillac. In Walter Benjamin, *Œuvres I*. Gallimard, Paris, 2000, pp. 244-262.
- BERMAN, Antoine : *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Gallimard, Paris, 1984.
- CHEVALIER, Jean-Claude, DELPORT, Marie-France : *L'Horlogerie de Saint-Jérôme. Problèmes linguistiques de la traduction*. L'Harmattan, Paris, 1995.
- CARY, Edmond : *Les grands traducteurs français*. Librairie de l'Université Georg & Cie, Genève, 1963.
- CONTAMINE, Geneviève : *Traduction et traducteurs au Moyen Âge*. Éditions du CNRS, Paris, 1989.
- DOTOLI, Giovanni : *Traduire en français du Moyen-Âge au XXI^e siècle*, Hermann Éditeurs, Paris, 2010.
- ECO, Umberto : *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*. Grasset, Paris, 2010. Orig. it. Bompiani, Milano, 2003.
- FÍŠER, Zbyněk : *Překlad jako kreativní proces. Teorie a praxe funkcionalistického překládání*. Host, Brno, 2009.
- FLOTOW, Luise von : *Translation and Gender. Translating in the « Era of Feminisme »*. St. Jerome Publishing and University Of Ottawa Press, Manchester and Ottawa, 1997.

GENTZLER, Edwin: *Teorie della traduzione. Tendenze contemporanee*. 2010, De Agostini Scuola Srl, Novara (UTET, Torino, 1998), orig. *Contemporary Translation Theories*, 1993; traduzione di Maria Teresa Musacchio.

GILE, Daniel : *La traduction. La comprendre, l'apprendre*. PUF, Paris, 2005.

GOUANVIC, Jean-Marc : *Pratique sociale de la traduction. Le roman réaliste américain dans le champ littéraire français (1920-1960)*. Artois Presses Université, Arras, 2007.

GUIDÈRE, Mathieu : *Introduction à la traductologie. Penser la traduction : hier, aujourd'hui, demain*. De Boeck, Paris, 2010.

HATIM, Basil, MASON, Ian : *Teoría de la traducción. Una aproximación al discurso*. Barcelona : Editorial Ariel, 1995, orig. *Discourse and the Translator*. Londres 1990, traduit de l'anglais par Salvador Peña.

JACOBSON, Roman : *Essais de linguistique générale. 1. Les fondations du langage*. Les Éditions de Minuit, Paris, (1963) 2003.

LADMIRAL, Jean-René : *Traduire. Théorèmes pour la traduction*. Gallimard, Paris, 1975, 1994, 2002.

LEFEVERE, André - BASSNETT, Susan : *Translation / History / Culture. A Sourcebook*. Routledge, London / New York, 1992.

LEVÝ, Jiří: *Umění překlada*. Ivo Železný, Praha, 1998.

LEVÝ, Jiří : *La traduzione come processo decisionale*. In Nergaard, Siri (a cura di): *Teorie contemporanee della traduzione*. Strumenti Bompiani, Milano, 1995, pp. 63-83, traduit de l'anglais (« Translation as a Decision Process », 1967) par Stefano Traini.

MESCHONNIC, Henri : *Éthique et politique du traduire*. Verdier, 2007.

MONTAIGNE, Michel de : *Essais*, Tome II. Garnier Frères, Paris, 1865, nouvelle édition complétée par M. J.-V. Le Clerc, précédé d'une étude sur Montaigne de M. Prévost-Paradol de l'Académie française.

MORINI, Massimiliano : *La traduzione. Teorie. Strumenti. Pratiche*. Sironi Editore, Milano, 2007.

MOUNIN, Georges : *Les problèmes théoriques de la traduction*. Gallimard, Paris, 1963.

MOUNIN, Georges : *Teoretické problémy překlada*. Karolinum, Praha, 1999. Přeložila Milada Hanáková.

MOUNIN, Georges : *Linguistique et traduction*. Dessart et Mardaga, Bruxelles, 1976.

MOUNIN, Georges : *Teoria e storia della traduzione*. Einaudi, Torino, 1965 e 2006.

MOYA, Virgilio : *La selva de la traducción. Teorías traductológicas contemporáneas*. Madrid : Cátedra, 3a ed. 2010 (1a ed. 2004).

NERGAARD, Siri (a cura di): *La teoria della traduzione nella storia*. Strumenti Bompiani, Milano, 1993.

NERGAARD, Siri (a cura di): *Teorie contemporanee della traduzione*. Strumenti Bompiani, Milano, 1995.

NEWMARK, Peter : *Manual de traducción*. Madrid : Cátedra, 6a ed. 2010 (1a ed. 1992), orig. *A Textbook of Translation*. 1987, traduit de l'anglais par Virgilio Moya.

NORD, Christiane (2008), *La traduction : une activité ciblée. Introduction aux approches fonctionnalistes*. Arras : Artois Presses Université. Traduit de l'anglais *Translating as a Purposeful Activity. Functionalist Approaches Explained* (1997) par Beverly Adab.

OSIMO, Bruno : *Manuale del traduttore. Guida pratica con glossario*. Hoepli, Milano, 2011 (3a ed.).

OSIMO, Bruno : *Traduzione e qualità. La valutazione in ambito accademico e professionale*. Hoepli, Milano, 2004.

OSIMO, Bruno : *Storia della traduzione*. Hoepli, Milano, 2002.

OUSTINOFF, Michaël : *La traduction*. PUF, Que sais-je ?, Paris, 2003, 2007.

POPOVIČ, Anton : *La scienza della traduzione*. Hoepli, Milano, 2006 (orig. 1975).

PYM, Anthony : *Teorías contemporáneas de la traducción*. Tarragona, 2012. Traduction d'une version partielle du livre *Exploring Translation Theories*, Routledge, 2010. Traduit de l'anglais par N. Jiménez, M. Figueroa, E. Torres, M. Quejido, A. Sedano et A. Guerberof.

REISS, Katharina, VERMEER, Hans J. : *Fundamentos para una teoría funcional de la traducción*. Madrid : Ediciones Akal, 1996, orig. Tübingen 1991, traduit de l'allemand *Grundlegung einer allgemeine Translationstheorie* par Sandra García Reina et Celia Martín de León.

REISS, Katharina : *Problématiques de la traduction*. ECONOMICA, Paris, 2009. Traduit de l'allemand par Catherine A. Bocquet. Préface de Jean-René Ladmiral. Orig. all. *Grundfragen der Übersetzungswissenschaft*, WUV/Universitätsverlag, Vienne, 1995.

SELESKOVITCH, Danica, LEDERER, Marianne : *Interpéter pour traduire*. Didier Érudition (Klincksieck), 2001.

SELESKOVITCH, Danica, LEDERER, Marianne : *Pédagogie raisonnée de l'interprétation*. Didier Érudition (Klincksieck), 2^e éd., 2002.

SNELL-HORNBY, Mary : *Estudios de traducción. Hacia una perspectiva integradora*. Salamanca : Ediciones Almar, 1999, orig. *Translation Studies: An Integrated Approach*, Amsterdam/ Philadelphia, 1988, traduit de l'anglais par Ana Sofía Ramírez.

- STEINER, George : *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*. Albin Michel, Paris, 1998. Orig. angl. Oxford, 1975, 1992, 1998. Traduit par Lucienne Lotringer et Pierre-Emmanuel Dauzat.
- TOURY, Gideon: *Descriptive translation studies and beyond*. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins Publishing Company, 1995.
- TOURY, Gideon : *Los estudios descriptivos de traducción y más allá. Metodología de la investigación en estudios de traducción*. Cátedra, Madrid, (1995) 2004.
- VENUTI, Lawrence : *L'invisibilità del traduttore. Una storia della traduzione*. Armando, Roma, 1999. Orig. angl. Routledge, London, 1995. Tradotto da Marina Guglielmi.
- VENUTI, Lawrence : *Gli scandali della traduzione*. Guaraldi, (orig. 1998) 2005.
- VAN HOOFF, Henri : *Histoire de la traduction en Occident. France, Grande-Bretagne, Allemagne, Russie, Pays-Bas*. Éditions Duculot, Paris - Louvain-la-Neuve, 1991.
- ZOHAR, Itamar-Even : *La posizione della letteratura tradotta all'interno del polisistema letterario*. In Nergaard, Siri (a cura di) : *Teorie contemporanee della traduzione*. Strumenti Bompiani, Milano, 1995, pp. 225-238, traduit de l'anglais (« The Position of Translated Literature within the Literary Polysystem », 1978) par Stefano Traini.
- ZUBER, Roger : *Les «belles infidèles» et la formation du goût classique*. Albin Michel, Paris, 1995 (1968).